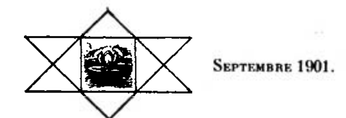
N° 6



Septembre 1901.

# REVUE COSMIQUE

## SIXIÈME ENTRETIEN

## RÉSUMÉ DE LA DOCTRINE COSMIQUE

### COMMUNICATION AVEC L'INVISIBLE

Le but principal de la vie terrestre actuelle, avons-nous dit dans le dernier entretien, est de détruire le mal dans le Monde, par l'Humanité régénérée, en réalisant en soi l'incarnation du Verbe dans l'immortalité sur terre.

Pour savoir comment ce but peut être atteint, il faut voir d'abord comment nous pouvons réaliser le Verbe en nous, c'est-à-dire traiter des soins de l'âme, de la psychologie, de la morale individuelle ; il faut chercher en second lieu comment la société elle-même peut s'acheminer vers l'équilibre de la régénération.

Une question prime alors ces deux recherches : celle des croyances religieuses et l'explication des mystères qui s'y rattachent par suite de l'invisibilité des êtres, et des régions au milieu desquels doit se passer la survie. Or, l'occultisme pratique est de nature à fournir à ce problème fondamental des données spéciales du plus haut intérêt ; ce sont elles qu'il importe de faire ressortir en premier lieu. Nous y trouverons du reste aussi de précieux documents pour la solution de la troisième des questions que nous venons de voir se poser, à savoir l'acquisition de l'immortalité sur terre, bien que nous n'ayions qu'à l'indiquer pour le moment ; non qu'elle ne soit fort importante aussi, mais nos lecteurs





y sont moins préparés, elle est moins à l'ordre du jour, d'ordre plus expérimental aussi que les deux autres.

Avant d'entrer dans ce sujet principal de communications avec l'invisible, nous croyons être utiles à nos lecteurs, nous ne ferons même que satisfaire le désir exprimé par plusieurs d'entre eux, en condensant en un seul résumé tout ce que nous avons pu exposer jusqu'ici des doctrines cosmiques qui ne leur sont pas encore familières : Les indications que nous avons à donner sur la pratique n'en auront que plus de clarté.

Nous avons eu à traiter trois sortes de sujets principaux : Connaissance de Dieu ou *Théognosie* ; formation de l'Univers ou *Cosmogonie* ; formation de l'Homme terrestre, ou *Androgonie* ; reprenons-les plus méthodiquement que nous n'avons pu le faire jusqu'ici.

### THÉOGNOSIE

Sous le nom de DIEU nous désignons ordinairement une Puissance qui, en réalité, nous échappe en son essence. Aussi les sages de l'antiquité et la plupart des religions ne l'ont-ils désignée que comme l'*Innommable*, l'*Impensable* ; ils s'abstenaient même souvent de lui donner aucun nom et n'en parlaient que par symbole.

Cette puissance indicible n'est concevable pour nous que par sa manifestation qui est double ; savoir : en conception métaphysique, comme Activité complète ou *Etre*, et Inertie complète ou *Non-Etre*, qui coexistent éternellement (1) ;

En conception sensible, comme *Indivisible* et *Divisible*.

Non-seulement ces deux principes premiers coexistent éternellement, mais nous ne les percevons aussi qu'intimement unis : le divisible étant répandu dans l'indivisible et l'indivisible produisant dans cette expansion des centres autour desquels les multiplicités se condensent plus ou moins (2). C'est ce qui constitue la Matière.

La réalité sensible de la Puissance duelle qu'est l'Absolu, se manifeste donc pour nous sous la forme de *Matière* (dans

(1) Il faut bien se garder de confondre le *Non-Etre* avec le *Néant* qui est le contraire de l'Etre ou futur Etre, Etre en potentiel, pure entité jamais réalisable.

Il n'est pas moins important de distinguer ce Non-Etre du *Mal*, qui est un *être* anormal et temporaire ; ce Non-Etre est aussi divin que l'Etre.

(2) Il est aisé de se faire une idée précise de cet état de la substance primitive par la définition que le P. Leray donne de l'atome : une *monade localisée, c'est-à-dire présente dans un petit volume d'espace réel, toute entière en chaque partie de ce volume.* » En y ajoutant que la présence de cette monade dans l'espace qui lui est propre exclut celle de toute autre *dans le même espace, de sorte que l'atome est impénétrable, Matériel.*



son état le plus subtil que nous puissions imaginer bien entendu) et c'est ainsi que, ne pouvant percevoir cette Puissance par nous nommée Dieu autrement que comme le divisible et l'indivisible réciproquement pénétrés, nous devons dire que Dieu et la Matière sont coéternels.

Par des considérations beaucoup trop longues et trop abstraites pour être développées ici, cette pénétration réciproque qui emporte la coéternité, ne peut se concevoir que par la triplicité de chacun des deux Principes indivisible et divisible. Le premier, actif, doit être conçu, ainsi que nous l'avons dit (p. 67), comme *Amour*, *Lumière* (ou Intelligence) et *Vie*. — Le second, comme *Pathos* (faculté de ressentir, correspondant à l'Amour), *Ethérisme* (faculté de vibrer à la lumière) et *Matérialité* (faculté de vibrer à la Vie, dans la forme croissante et muable) (1).

Ces trois temps de la pénétration réciproque produisent trois degrés de substance primitive distingués par les caractères suivants :

1° La *pathétique* où l'actif et le passif sont unis indissolublement par l'amour ressenti.

2° L'*Ethéré* où la passivité commençant à ressentir sa propre existence est unie par affinité seulement, de sorte qu'il y a dualité *par polarisation* dans l'Unité première.

3° Le *Matériel* proprement dit, où l'activité et la passivité n'étant plus que rapprochés sont séparables et peuvent subir dans la multiplicité des combinaisons une foule de formes variables. (2)

## COSMOGONIE

Nous ne commençons l'histoire de la Cosmogonie qu'à sa septième période, celle des six autres qui l'ont précédée étant inutile à notre sujet.

Pour la suivre, le lecteur voudra bien se souvenir sans qu'il soit nécessaire de rappeler ici ces détails, que, dans le travail de production cosmogonique, les principes actifs ont trois modes d'action distincts : l'*attribut*, l'*émanation* et la *formation*.

(1) Le lecteur qui connait l'essai de synthèse des forces physiques du P. Leray, pourra reconnaitre ici ses trois degrés de matière primitive : Eon, Ether et de Matière proprement dite nommée *protyle* par Crooks.

(2) On peut voir dans ces distinctions les phases successives de l'éveil de conscience dans la Passivité sous l'influence attrayante de l'Activité, produisant la possibilité d'individualité et par conséquent de liberté, sans laquelle il n'y a pas d'Amour réalisé.



(Voir pages 72 et 73 ci-dessus où elles sont définies).
Au moment où notre récit commence, l'état du monde est le suivant :

Chacune des deux premières classes de la substance distinguées tout à l'heure (le pathéisme et l'éthérisme), a été subdivisée en trois parties de genre analogue à celles de la première Trinité ; chacune de ces subdivisions est duelle, c'est-à-dire se distingue en active et passive, ce qui fait six divisions ou états, et ces états sont classés en ordre hiérarchique, le plus dense étant toujours à l'extérieur.

En outre, chacune de ces mêmes classes primordiales (pathétisme et éthérisme), n'a conscience de la précédente que comme unité dont elle ignore les divers états, mais qui l'influence, et cela va produire en son voisinage, dans la série hiérarchique, un septième état qui précède les six autres.

Il en résulte que, pour représenter cette série, il faut intercaler entre chaque classe une sorte d'enveloppe synthétique que nous avons nommée *Voile* (voir page 68 ci-dessus) et que chacune de nos deux premières classes se décompose à l'intérieur de son voile en sept degrés, dont un de nature unique et six doubles.

Au-delà de l'*Ethérisme*, la *Matière* proprement dite n'est pas classée ; on l'appelle alors matière mélangée (1) ; elle offre cependant dans ce mélange quatre degrés différents d'affinité pour les Puissances actives qui vont la travailler (attributs, émanations ou formations) et qui ont actuellement leur séjour dans les Ethérismes.

Cette situation peut être perçue d'un seul coup d'œil dans le tableau de la page suivante, où, pour simplifier, on a négligé de détailler les subdivisions ou degrés des pathétismes qui nous sont actuellement inutiles à rappeler.

Les puissances formatrices ont à leur disposition quatre sortes de *Forces* effectives (2), et l'on désigne ici par force la réaction qui résulte dans la matière, de la pénétration du passif divisible par l'activité indivisible (chaque état actif pénétrant par diffusion un passif qui le suit).

Ces forces sont :

1° *La force Pathétique*, résultat de la pénétration de l'activité synthétique, manifestée par le voile du *Nucleolinus*, dans la région de l'Ether pathétisé (1er état de l'éthérisme).

(1) Le *Chaos* des anciens.

(2) On dit ici force *effective* pour la distinguer de la force métaphysique ou force en soi qui n'est autre chose que le principe même d'activité, l'exercice de la *spontanéité* de l'Etre, cause du mouvement.



# TABLEAU DES ÉTATS DE LA MATIÈRE

**I. Nucleolinus** . . (Partie du Cosmos, imperceptible pour nous, où s'accomplit l'union de la double triplicité primordiale).

**Voile du Nucleolinus**

**II. Le Pathétisme.** En sept états inutiles à rappeler ici : on observe seulement que les trois premiers qui enveloppent le Nucleolinus sont aussi imperceptibles que lui.

**Voile du Nucléolus**

| | | | |
|---|---|---|---|
| **III. L'Ethérisme.** | 1° *L'Ether pathétisé* (influence du pathétisme sur l'Ether). | | 1er Etat. |
| | 2° *L'Esprit pur.* | *En passivité* (ou Ether le plus raréfié). | 2e Etat. |
| | | *En activité* (ou Cause cosmique). | 3e Etat. |
| | 3° *La Lumière* ou *Intelligence.* | *En passivité.* | 4e Etat. |
| | | *En activité* (où sont les sources de la vitalité). | 5e Etat. |
| | 4° *L'Essence germinative.* | *Conceptive* . . (passive). | 6e Etat. |
| | | *Effective* . . . (active). | 7e Etat. |

**Voile du Nucleus**

**IV. La Matière mélangée** qui a quatre degrés de densité, sans disposition hiérarchique.

2° *La force Spirituelle*, résultat de la pénétration de l'éther pathétisé dans l'esprit pur en passivité (ou du 1er état de l'éthérisme dans le second).

3° *La force intellectuelle*, résultat de la pénétration de l'esprit pur en activité dans l'intelligence en passivité.

4° *La force vitale*, résultat de la pénétration de l'intelli-

gence en activité dans l'essence germinative conceptive (1).

Enfin, rappelons encore que la Puissance active qui, sous le nom d'*Elohim*, au moyen de ces forces va accomplir le travail de la septième période, c'est-à-dire l'élaboration de la matière mélangée ou chaos, est la deuxième *Emanation de l'attribut d'Equilibre*, lequel est lui-même le septième *Attribut de la Cause Cosmique* ou Esprit pur en activité, (principe du 3e état des éthérismes dans le tableau précédent) (2).

Telle est la scène, tels sont les personnages du *Drame Cosmique* à l'instant où nous commençons à y assister ; rappelons maintenant comment il se déroule :

Le premier acte commence par l'apparition de la puissance d'individuation, Lucifer, qui vient éveiller la passivité à l'activité. Aussitôt la première émanation d'Elohim, celle passive commence à préparer la matière mélangée, mais se refuse à ce travail dès qu'elle arrive au troisième état de densité et rentre dans les éthérismes. C'est la première phase de sa chute (p. 263).

Le travail est repris par la seconde émanation d'Elohim qui, remontant d'abord jusqu'à la troisième enveloppe du Nucleolinus (c'est-à-dire aux limites du monde perceptible) pour y puiser toutes les puissances correspondantes aux divers états, laisse en ce séjour suprême un être semblable à lui, sorte de frère céleste qui doit involuer vers la matière pour la spiritualiser à mesure que lui-même la développera. Après quoi cette seconde émanation se prépare à vivifier la matière mélangée, au moyen des quatre forces, et par l'intermédiaire de deux formations ; la première d'entre elles formant elle-même *les Intelligences libres* qui sont les ouvriers véritables du Cosmos, chargés de *perfectionner* les formes que le deuxième formé doit *développer*.

Résumons encore cette généalogie en un tableau synoptique : (déjà donné page 75).

| Attribut d'Equilibre (nommé *Brah*). | | |
|---|---|---|
| 1re Emanation nommée plus tard *Aoual*. | 2e Emanation (nommée *Elohim*). | |
| | 1er Formé, qui produit les *Intelligences libres*. | 2e Formé, (nommé plus tard IE). |

(1) Il a été parlé de ces forces pages 69 et 71 ci dessus et il s'est glissé là quelque erreur dans l'indication de leur source ; il faut les rectifier par l'énumération de la présente page.

(2) Voir pages 74 et 75 ci-dessus où s'est glissé encore une petite erreur : l'Attribut d'équilibre n'a que deux émanations, au lieu de *sept*.

Ici commence le second acte, celui de la *Chute*. Il a été dit dans le dernier entretien (p. 266 à 268) comment la première émanation de l'attribut d'équilibre s'égare en prétendant produire des formes dans le Nucleolinus même, comment ayant transformé ainsi le principe d'individualité en principe de division et de destruction, qui sera *Doh* ou *Devo*, elle est précipitée et poursuivie par lui jusque dans la matière mélangée qu'elle avait dédaignée ; comment, enfin, apercevant aussitôt sa faute, elle devient dès lors le *principe d'évolution*, qui, plus tard, multipliera les formes pour les offrir à la fécondation des puissances supérieures actives, les faire vivifier par le verbe en une perfection croissante jusqu'à la Rédemption finale.

Par suite de cette faute, le doute est introduit dans le monde, le *Mal* se dresse en face du *Bien* ; l'individualisme se transformant en égoïsme, les intelligences libres se divisent, les unes vont continuer leur fonction cosmique, les autres vont se joindre à Devo dans l'espoir d'accomplir des formations personnelles, selon leur propre idéal.

Ainsi débute le troisième acte de cette partie de notre drame : celui de la formation de l'Homme terrestre :

Les Intelligences libres vivifient et hiérarchisent la matière mélangée pour y établir sept états correspondant à ceux du pathétisme et de l'éthérisme : Le premier, qui sera leur séjour, porte leur nom : *région des Intelligences libres*. Le second est celui de l'*Esprit pur* ; dès celui-ci une partie d'entre eux, entraînés par le doute, abandonnent leurs compagnons pour passer du côté de Devo ; nous les nommerons *les premiers bannis ;* ils ont pour chef *Ad-Ad*, dont il est beaucoup parlé dans les vies d'Attanée Oannès (1).

Le troisième degré établi par les Intelligences est celui de *Lumière* ou *Intelligence localisée*.

Le quatrième est celui de *l'Essence* ; pendant sa formation une nouvelle scission se produit et les *deuxièmes bannis*, commandés par *Ormu*, vont s'établir dans la matière mélangée, en avant de leur compagnon.

Ces désertions qui renforcent l'Hostile et lui permettent d'occuper la matière non encore élaborée paralysent tellement les efforts des Intelligences libres restées fidèles qu'ils ne peuvent achever qu'à grand peine le cinquième degré de la matière qui est l'Etat de *Mentalité* ;

Comme il leur est absolument impossible de pénétrer utilement au-delà, c'est Elohim lui-même, avec le concours de sa seconde formation, ou IE, qui va instituer le sixième état lequel est l'*état d'âme* ou *état psychique*.

(1) Voir pages 274 et suivantes.



Ce secours supérieur, à son tour, devient impuissant : la Matière occupée par l'Hostile devient impénétrable ; IE, en sept appels désespérés, invoque l'Attribut d'équilibre lui-même qui, joint à sa seconde Emanation, sous le nom de *Brah-Elohim* transporte IE au delà de la région de l'Hostile.

Là, Brah-Elohim façonne tout notre monde matériel, selon le processus dont le récit forme le commencement de notre Bible et que nous nommons la Création : les quatre éléments, la sphère matérielle, alors étendue bien au-delà de notre système actuel, les trois règnes : minéral, végétal, animal et, au-dessus de toutes ces productions, la grande figure de l'*Homme* désigné ici sous le nom de *KAHI*. (Voir pages 80 et 81).

### ANDROGONIE

C'est lui qui devra régner en maître sur ce domaine nouveau, ainsi produit au delà de l'abîme occupé par l'Hostile ; il en sera le formateur, il devra, en luttant contre Devo, rejoindre les Intelligences libres dans les régions supérieures et ainsi achever l'*équilibre* du Monde. Telle est la région ou l'état *nervo-physique*.

L'Homme qui y est installé pour le régir n'a pas en lui tous les états de matérialité, mais seulement ceux qu'il doit compléter, ceux que les Intelligences libres n'ont pu achever en perfection à cause de l'Hostile, puisque c'est ce perfectionnement qui constitue le rôle de *KAHI*.

Il est donc *quaternaire* au lieu de septenaire : sa constitution comprend un corps physique et un corps nerveux (1) qui forment le 7e état de la Matière, celui nervo-physique ; une âme (correspondant à l'état psychique) ou 6e état, et une mentalité (correspondant à l'état mental ou 5e état de la Matière).

Le Cosmos est alors achevé dans l'ensemble hiérarchique de ses trois grandes parties (pathétisme, éthérisme et matérialité), seulement dans la dernière l'harmonie n'est pas achevée, l'équilibre est troublé par la présence de l'hostile, agent du *Mal*, qui occupe la partie supérieure de la région Nervo-physique.

Résumons ce dernier septenaire en un nouveau tableau ; il est très important de l'avoir présent dans la mémoire pour comprendre tout le rôle de l'homme, ses droits, ses pouvoirs, ses devoirs et son avenir.

(1) Celui que nous désignons ordinairement sous le nom de *corps astral* et qui représente la passivité, la sensibilité de l'état physique.

### Tableau des 7 états de la Matérialité

| | | |
|---|---|---|
| 1° L'*Intelligence libre*. | | Partie achevée par les Intelligences libres. |
| 2° L'*Esprit pur* (d'où sont partis les 1ers bannis avec Ad-Ad. | | |
| 3° *La Lumière* ou *Intelligence localisée*. | | |
| 4° L'*Essence* (d'où sont partis les 2es bannis avec Ormu. | | |
| 5° *La Mentalité*. | Seuls accessibles à Kahi. | Partie imparfaite à équilibrer. |
| 6° Le *Psychisme* ou Etat de l'Ame. | | |
| *Ici est l'abime occupé par l'hostile.* | | |
| 7° Le Nervo-physique, domaine spécial de Kahi, l'homme terrestre. | | |

Nous voici enfin au quatrième acte de cette partie du drame, comprenant ce que l'on nomme ordinairement la Chute de l'Homme et dont il suffit de résumer en quelques mots les nombreux détails en partie indiqués déjà dans nos récits précédents. (1)

C'est la grande lutte de l'Homme terrestre et ses descendants contre son ennemi tout particulier, l'Hostile, désigné alors sous le nom de *Devo*. Le lecteur se rappelle sans doute les conquêtes successives de l'Hostile : l'arbre de vie, nourriture essentielle enlevée à l'homme; la séparation de sa passive qui le dédouble ; le rapt du corps glorieux de Kahi, remplacé par un corps animal qui le découvre à la souffrance physique ; les sept fractionnements successifs de son séjour, qui, finalement, le rejettent sur le globe terrestre, son séjour actuel ; la formation même, par Devo, de créatures terrestres qui ne sont détruites qu'avec le secours des Libres Intelligences elles-mêmes (le déluge) ; la submersion par explosion du feu central de l'ile où étaient abritées les formations évoluantes de Tiphereth, avec l'intervention de Barashino ; enfin la désintégration de l'Homme par la Mort, victoire dernière et la plus terrible peut-être de l'époque que nous retraçons. Kahi et ses premiers descendants disparaissent de la terre ; l'époque historique et d'évolution va commencer ; nous n'avons besoin d'en rappeler aucun événement.

Nous avons maintenant suffisamment retracé le tableau

(1) Voir pages 133 à 138 et 193 à 196.

d'ensemble des grands événements qui nous ont amenés à l'état actuel de l'Humanité pour aborder le sujet principal que nous avons en vue.

### LA COMMUNICATION AVEC L'INVISIBLE

Le lecteur peut à présent, se faire une idée suffisamment précise des régions de l'invisible que l'homme peut explorer.

Il lui est généralement impossible de dépasser celle de la Mentalité, c'est-à-dire la troisième au-dessus de la terre, comme le montre le tableau des 7 états de matérialité ; c'est la limite de son domaine ; il n'y a que l'homme régénéré qui puisse les franchir pour pénétrer dans les quatre suivantes, séjour des Formateurs cosmiques. Quant aux éthérismes et aux pathétismes nous pouvons les considérer comme des états plutôt que comme des régions : et des états hors de la portée humaine, sinon par correspondance pathétique et, encore, dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

Nous ne parlerons donc ici, comme formant pour l'homme le domaine de l'invisible, que des trois états nervo-physique, psychique et mental. On a vu, par les récits d'Attanée, que chacun d'eux se partage en quatre degrés qui sont le séjour d'autant d'êtres particuliers et qui se reconnaissent d'après les mêmes caractères que le domaine humain tout entier, c'est-à-dire qui sont physique, nerveux, psychique et mental. Mais ce qu'il est plus important de rappeler c'est la région de l'*Hostile* qui s'étend dans la couche de l'état nerveux. La Revue en a déjà parlé plusieurs fois (1), mais on ne peut trop la préciser pour le sujet qui nous occupe ; rappelons donc encore son origine et sa constitution.

Son origine et sa nature sont décrits dans les termes suivants attribués par le *Drame Cosmique* (2) à l'Hostile s'adressant à ses formations : « ... Nous avons appris par expérience, « que la force qui est libérée des formations individuelles « après le refroidissement du sang, emporte avec elle non « seulement la mentalité, mais souvent quelque chose des « degrés psychique et nerveux dont la mentalité est revêtue « en l'homme. Dès que cela me fut prouvé, instinctivement, « je séparai le degré nerveux, c'est-à-dire ce qui sert d'in- « termédiaire dans chaque molécule duelle entre le passif et « l'actif et les maintient en cohésion : Le résultat est un

(1) Voir pages 117, 138 à 140, 145 à 154, 274 et suivantes de la Revue.

(2) Grand ouvrage didactique inédit de nos Maîtres, nous espérons pouvoir le publier dans quelque temps.



« déséquilibre aussi complet que possible, mais non absolu.
« Comme cette matérialité est ainsi divisée, et, par suite,
« jamais satisfaite, toujours inquiète, angoissée, elle n'est
« plus soumise à la loi naturelle d'élasticité, elle obéit à
« notre propre puissance... Elle forme autour de la terre une
« couche mince, mais suffisante pour la toucher à la limite
« de sustentation de l'état le plus dense de l'homme... »

« Voici donc mon plan d'action : retirer la vitalité à un
« grand nombre d'êtres individuels, extraire les germes
« duels dont leurs états nerveux et nervo-physique sont
« composés en séparant la passivité de l'activité à la fois
« dans l'état nerveux et dans les trois degrés supérieurs
« (mental, psychique et nerveux) de l'état nervo-physique.
« Ces germes ainsi séparés vivants et se mouvant dans notre
« puissance, peuvent attendre la *transition* des êtres humains
« actifs ou passifs et alors, la passivité peut saisir l'activité
« et réciproquement ; de cette façon, la matérialité propre à
« la *réformation* peut tomber sous ma domination. »

C'est ainsi que l'Hostile, en toute occasion accidentelle ou provoquée par lui, s'empare de la force vitale des vivants ; c'est ce qu'il fait notamment dans tous les cas où nous sommes jetés dans quelque émotion brusque et violente, douleur, terreur, colère ou autre, parce qu'alors nous émettons une quantité considérable de fluide vital (1). Ce fluide est employé ensuite à vivifier, par harmonie dualistique, les portions du corps nerveux dont l'hostile peut s'emparer chez l'homme au moment où la mort sépare son corps de son âme ; l'Hostile espère par là réussir à peupler la terre ; même il remplit en tous cas sa propre région de formations semi-humaines, dont le *Drame Cosmique* nous dit encore :

« Les êtres divisés par violence et retenus en ma puis-
« sance iront influencer l'homme pendant sa vie sur la terre ;
« j'en envelopperai les êtres humains impressionnables ; j'en
« remplirai leur aura. Ces débris de formation individuelle
« prendront forme dans les auras des sensitifs humains.
« D'ailleurs, ces semi-êtres pourront acquérir sinon con-
« server indéfiniment une puissance suffisante sur le degré
« matériel physique pour remuer des objets et toucher les
« organes des sens. Ils vivront de la force nerveuse (physi-
« que, mentale et psychique) de ceux desquels ils provien-
« nent ».

Tels sont ces êtres semblables à la larve que décrit Attanée Oannès dès son entrée dans le monde invisible (pag. 145 à 154 ci-dessus).

(1) Voir à ce propos les expériences du D[r] Baraduc et son ouvrage.

Voici, enfin, nous est-il dit encore dans le même ouvrage, comment notre terre se trouve entourée et comment la distribution du domaine humain se trouve modifiée, par suite de la présence de l'hostile et de ses formations.

## Tableau de l'Invisible accessible à l'homme

- IV. — Région de l'état de *mentalité*, en quatre degrés (1). (de teinte bleue)
- III. — Région de l'état *psychique*, en quatre degrés (2). (de teinte rosée claire)
- II. Région de l'état nerveux
  - 4° Séjour des premiers bannis avec Adad (3) (d'une lumière éclatante)
  - 3° Région de l'harmonie évolutive (4) (de teinte violet clair)
  - 2° Séjour de Kahi, où Mahuiael conduit les âmes (5) (de couleur orangée comme le soleil couchant).
  - 1° Région de l'Hostile.
    - 2° Matière moléculaire mélangée (de couleur gris plomb), séjour des germes de vitalité dissociés.
    - 1° Couche intermédiaire, séjour des formations larvées. — Région aurorisée par l'homme
- I. Région de l'état physique — Région aurorisée par l'homme
  - 3° L'air le plus raréfié.
  - 2° L'atmosphère respirable.
  - 1° La terre ferme.

D'après ces données, il est aisé de voir que, dans l'invisible, l'on peut se trouver en contact avec trois sortes principales d'êtres :

1° Ceux vraiment supérieurs, habitants naturels des régions de mentalité et psychique et des degrés supérieurs de l'état nerveux, formations de divers ordres d'Elohim.

(1) Sera décrite prochainement dans le récit d'Attanée.
(2) Voir pages 279 à 288 ci-dessus.
(3) Voir pages 214 à 223.
(4) Voir pages 223.
(5) Voir pages 274 à 277.

2° L'hostile et toutes ses formations, complètes, larvées ou simples germes.

3° Les âmes des morts, désintégrées ou non, dispersées dans les différents séjours selon leur destination.

Nous allons passer en revue séparément les modes de communication avec chacune de ces sortes d'invisibles en commençant par l'Hostile, qui est le premier rencontré et le plus fréquemment abordé, puisqu'il poursuit avec anxiété le contact humain et qu'il est le plus voisin de notre séjour terrestre. Nous empruntons textuellement les détails suivants aux manuscrits de nos maîtres : Ils commencent par quelques considérations générales :

### RELATIONS DE L'HOMME AVEC LES ÊTRES HOSTILES

« L'évocation par paroles, actes ou attrait offre de grands dangers et le gain n'en compense pas ordinairement la perte : D'abord les plus puissants parmi les Hostiles sont beaucoup plus forts que l'homme en son état actuel ; l'expérience l'a maintes fois constaté ; ce n'est pas qu'ils lui soient réellement supérieurs, mais les conditions de la lutte sont en leur faveur. L'homme pour combattre contre eux est obligé de s'extérioriser, tandis qu'eux, en dehors de la densité nervo-physique, se trouvent dans la perfection de leur être. Quand l'évocateur s'extériorise, il ne peut détacher sa pensée du corps momentanément abandonné, tant est grande l'affinité entre les différents degrés de l'état nervo-physique, et bien qu'il n'ait pas toujours conscience de cette préoccupation, il n'en est pas moins affecté, embarrassé dans sa lutte. En tous cas, il reste conscient de l'affaiblissement et du malaise physique.

« L'évocateur est-il un sensitif, alors il peut combattre dans son corps, sans extériorisation, mais il est en même temps par sa qualité même, capable de sentir la souffrance et sujet à l'affaiblissement ; il peut encourir jusqu'à la perte du corps physique. »

« Lorsque, au contraire, les chefs des Hostiles se sont revêtus de la matérialité la plus dense et ont pris possession d'un corps pour combattre l'homme, ils ont toujours été vaincus par lui. Le succès est donc possible aussi.

« Mais les nombreux récits qui nous montrent les Hostiles contraints à servir l'homme ou désintégrés s'ils ont refusé de se soumettre, nous prouvent aussi que l'évocateur n'a rien gagné dans ces victoires sur les êtres inférieurs ; ils tiennent toujours bon ; ils continuent à le harceler, à le mo-



lester aussi efficacement que par le passé. La raison en est que, même vaincus, ils peuvent se réfugier dans l'aura de quelqu'un des leurs et y être reconstitués avec le temps.

« De quantité d'observations qu'on ne peut raisonnablement mettre en doute, il semble résulter que les êtres hostiles soient, volontairement ou fatalement, sous la direction d'une libre intelligence avec laquelle ils peuvent rester en rapport tant que leur intelligence propre est intacte. Ce rapport établi, un pareil chef, s'il a les pouvoirs nécessaires, et beaucoup les ont, peut revêtir les vaincus des états d'être dont ils ont été privés. Ce pouvoir, il est vrai, ne va pas jusqu'à revêtir les formations hostiles de la densité nervo-physique, mais c'est là l'objectif, le but unique de l'intelligence qui dirige les Hostiles ; à quelque ordre qu'ils appartiennent ils ne sont que l'avant-garde de plus puissants qui entourent le chef.

« Des siècles d'expériences dûment constatées et enregistrées tentent du reste à établir que la Puissance qui dirige et gouverne les Hostiles échappe à la perception de l'homme, même le plus perfectionné, IE et Aoual eux-mêmes ne peuvent la connaître.

« Ceux donc qui défient les Hostiles ne sont pas des plus sages. Cependant, bien qu'imprudente, l'évocation est légitime sous certains rapports (1), nous allons donc indiquer quelques procédés reconnus efficaces ainsi que les moyens de protéger ceux qui sont attaqués par les hostiles.

« Le grand art de l'évocation est une branche spéciale de la science occulte. De même que dans plusieurs autres de ces branches, en celle-ci, *on naît évocateur, on ne le devient pas.* Celui qui n'est pas né tel, peut tenter l'évocation toute sa vie sans résultat, ou s'il en obtient quelqu'un par hasard, ce ne sera qu'au péril de sa vie, ou en compromettant la tranquillité de son milieu, en certains cas même, en troublant jusqu'à l'homme collectif ! Seul l'évocateur *né tel*, dûment développé et perfectionné, peut défier légitimement les Hostiles (2). »

*Evocation en corps physique.* — « Les évocateurs les plus sûrs, mais aussi les plus rares sont ceux qui, avec la connaissance et la capacité requises, ont encore la faculté de se maintenir, sans extériorisation, dans le corps physique ; tous les états

(1) Il a été indiqué précédemment (p. 141 ci-dessus) comment l'initié travaille à asservir les hostiles dans le but de les convertir et de transformer ainsi au profit de l'harmonie universelle l'armée du déséquilibre égoïste.

(2) Inutile d'observer qu'il ne s'agit nullement ici de la *médiumnité* spirite qui, loin d'être une évocation *active*, est un complet *abandon passif*, livrant trop aisément l'homme à l'Hostile.



et degrés de leur être sont maintenus à leur place dans l'enveloppement nervo-physique.

« Ceux qu'ils évoquent ne pouvant en aucune façon les contraindre à s'extérioriser d'aucun état ou degré d'être, ils restent invulnérables, les hostiles, de leur côté, ne peuvent les combattre dans la densité où ils restent, ils sont donc comme enfermés dans une forteresse invulnérable ; ces très rares évocateurs se protègent eux-mêmes.

« Cet évocateur non extériorisable possède ce que nous appelons une *aura de rétention*, c'est-à-dire qu'il peut retenir à volonté ce qu'il laisse pénétrer ou ce qu'il attire de force. C'est l'évocateur parfait, la perle des combattants. »

*Evocation active ou cérémonielle.* — « Les évocateurs *actifs* sont de beaucoup les plus nombreux, mais aussi les plus incertains, les plus exposés au danger et à la défaite, les moins aptes. Ils se préparent à la lutte par quantité de cérémonies et de pratiques longues et difficiles telles que les ablutions, les abstinences, les vêtements spéciaux, la crémation de substances qui ont la réputation soit d'attirer soit de faire fuir les hostiles. Ils prononcent des mots et des formules, ils s'environnent de signes spéciaux (1).

« L'histoire des temps présents ou passés est remplie des aventures tragiques de ces évocateurs, quantité d'entre eux ont succombé, victimes de leur présomption. Ceux qu'ils avaient appelés étaient trop puissants pour eux, ou ne venaient que comme avant-coureurs de quelque être encore plus puissant qu'eux dont l'évocateur n'avait aucune conception.

« Cette forme d'évocation est si dangereuse non seulement pour l'évocateur lui-même, mais même pour son entourage, qu'elle ne doit être encouragée en aucune façon, la défaite d'un seul des évocateurs met en danger et affaiblit ses compagnons, aussi les déroutes sont-elles bien plus fréquentes que les triomphes en de pareilles évocations.

« D'ailleurs, toutes les pratiques préliminaires, ces ablutions multipliées, ces abstinences, affaiblissent non seulement l'enveloppement corporel extérieur, mais encore les degrés nerveux, psychique et mental de l'état nervo-physique. Par suite de leur affaiblissement même, ces états et degrés subissent plus facilement l'influence des hostiles, aussi bien des habiles et des rusés que des plus puissants, et ceux-là ne manquent pas, car, nombre de voyants ont constaté qu'il y a un ordre tout spécial d'hostiles chargé de répondre aux évocations cérémonielles.

(1) Voir : Eliphas Lévy, *Rituel de Haute Magie* ; Papus, *Traité de Magie pratique* et quantité d'autres ouvrages du même genre.



« Aussi, ces sortes d'évocateurs s'exposent-ils non seulement à voir leur degré nerveux troublé et affaibli pour le reste de leur existence, mais aussi à des illusions, des hallucinations et autres désordres, des états mental et psychique.

« Le danger le plus imminent pour eux est celui de l'obsession mentale, psychique ou nerveuse ; on en voit des exemples quotidiens dans les pays où l'évocation active est habituellement pratiquée. Quand le degré mental de ces pauvres êtres est obsédé, ils présentent un triste mélange de ruse et d'imbécillité ; si c'est le degré psychique, leurs habitudes et leurs paroles deviennent souvent terrifiantes ou répugnantes, et tous ces maux sont trop souvent accompagnés de débilitation nerveuse et physique qui se traduit par des convulsions totales ou partielles ; par l'épilepsie, leurs traits, leurs membres mêmes sont parfois hideusement tordus. Cette cruelle maladie paraît même contagieuse : on a observé que ceux qui habitent avec ces malades ou qui les fréquentent pendant longtemps, ne tardent pas à être affligés des mêmes maux ».

*Evocation en hiérarchie.* — « L'évocation active est cependant une des parties légitimes et quelquefois essentielles du grand art de l'évocation, mais elle ne doit être tentée que dans l'ordre hiérarchique. L'évocateur doit alors être entouré, non de simples signes, mais de cercles vivants composés d'hommes ses semblables, initiés comme lui, et précédés d'une avant-garde du même genre qui a pour mission de rencontrer et de provoquer l'avant-garde de l'hostile évoqué.

« On n'a recours, du reste, à cette forme d'évocation que lorsque l'Hostile évoqué est d'un ordre trop élevé pour pouvoir être appelé par des individus isolés.

« Les cérémonies et les pratiques qui accompagnent ce mode d'opérer, tombèrent malheureusement entre des mains vulgaires et la lettre se substituant à l'esprit, leur signification se perdit dans leur vulgarisation (1). Beaucoup de déséquilibre général, bien des souffrances mentales, psychiques et nerveuses en sont résultés, sans compter les accidents mortels survenus de temps en temps.»

Il reste encore, pour épuiser ce premier genre des rapports avec l'invisible, à traiter de l'*Evocation en dualité d'être*, et de celle *contemplative*, mais la place nous manque, nous sommes donc obligés de remettre à l'entretien suivant, la suite de ce sujet.

(1) De là, tous les grimoires de prétendue magie plus ou moins blanche.

DEUXIÈME PARTIE

# TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS (*suite*).

Ces paroles qui me rappelaient Ad-Ad me firent ressentir aussi que depuis qu'il m'avait quitté, mon cœur ne cessait de soupirer après lui ; je demandai donc :

— Puisque c'est Ad-Ad qui a installé ici ces âmes intellectuelles, peut-être pourra-t-il venir visiter cette région ?

Mais mon compagnon me répondit :

— Non pas ! Ces intelligences encore entourées de la lumière dont Doh les a enveloppées ont été apportées ici par quelques-unes des moindres *formations* nées des *émanations* d'Ad-Ad.

Eloignez de vous une pareille pensée ; songez que si le Prééminent traversait les deux états plus matériels de l'âme tous seraient éveillés par la magnificence radieuse de sa lumière d'aura, et s'il traversait la région suivante, de l'âme, des sens, l'excitation ravissante des sensations serait si grande qu'aucun être ne pourrait la supporter.

— Je m'aperçois que je parlais sans réflexion et avec ignorance ; mais, dites-moi, puisque ces âmes intellectuelles qui ont appartenu quelque temps à des hommes terrestres ont de si rares capacités, ne seront-elles pas libérées de la souillure nuisible qui les enveloppe et purifiées ?

— Il est de tradition, répondit-il, qu'avant l'époque de la restitution une lumière de l'éclat du rouge blanc remplacera les nuages et tout ce qui sera capable de supporter la splendeur de cette lumière sera reçu soit par les âmes qui s'incarneront ou se réincarneront sur la terre, soit par ceux qui y étant encore vivants seront en état de recevoir ces dons.

— Mais, objectai-je, puisque chaque homme évolué a sa propre âme intellectuelle, je ne vois pas comment ces formes semblables à des cerveaux pourront être reçues par les hommes terrestres, à moins que leurs propres âmes ne soient délogées, ce qui serait contraire à la fois à l'ordre et à la charité.

— Je ne suis ici, répondit-il, que pour vous conseiller de





me suivre et de continuer avec moi votre route, je ne me suis attardé si longtemps ici qu'afin qu'il vous fût possible de vous assimiler quelque peu à cette région plus raréfiée avant de la traverser. Si vous revenez, alors nous vous répondrons sans vous rien cacher de ce qu'il est entièrement en notre pouvoir de vous révéler ; mais, pour le moment, reposez votre pensée et venez avec moi.

Ce disant, il me prit par la main et nous traversâmes les nuées visqueuses et agitées où passaient et repassaient les lumières jaunâtres semblables à des lunes ; mais je ne vis ni ne sentis rien, car mon guide me couvrait de son manteau.

Quand il l'enleva, je me vis en présence d'un nuage blanc au teint rose semé, pour ainsi dire, de petits diamants bleus qui jetaient des feux continuels comme des étincelles de lumière vivante, et sur ce nuage était étendu un être dont le visage était voilé. Il étendit sa main gauche et me prit auprès de lui.

Quand je fus étendu à son côté, il posa sa main gauche sur mon front et avec la sensation de fraîcheur et de calme qu'elle me procura, je sentis se dissiper le tourbillon de pensées et d'images qui avaient assailli mon cerveau pendant que nous traversions les nuages visqueux. Leur agitation fit place à ce calme délicieux que j'avais éprouvé parfois en passant de la contemplation au sommeil de l'Avasha.

Au milieu de ce grand calme, je ne vis plus que des formes sphériques d'un éclat saphirin radieux, lumineuses par elles-mêmes ; chacune d'elles était entourée d'une aura demi-transparente de couleur rose pâle et je sus que cette couleur ne se montrait point telle qu'elle était réellement, mais qu'elle résultait de la splendeur saphirine brillant à travers l'aura de couleur topaze rose clair. Il faut toujours se rappeler et songer que les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent à première vue, tout étudiant sérieux et sincère doit toujours chercher la cause cachée sous chaque effet, et suspendant son jugement, garder le silence jusqu'à ce qu'il ait trouvé cette cause.

Tandis que je réfléchissais à ce précepte, il me répondit de pensée à pensée, et sa réponse me fut plus intelligible que s'il ne me l'eût donnée par paroles ou par signes.

— Pour le moment, me disait-il ainsi, reposez-vous de tout effort intellectuel et si, arrivé au but final de votre voyage, vous revenez, tout ce que nous savons et que vous désirerez connaître, nous vous l'offrirons.

En pensée, je répondis : — Tous ceux que je vois me disent comme vous : « *Si* vous arrivez à votre destination et *si* vous revenez... » On ne m'a pas dit une seule fois : « *Quand* vous serez arrivé et *quand* vous reviendrez... » Pourquoi donc ?

Et lui : — Demandez-vous, à vous-même : « O où serais-je

maintenant sans l'aide qui m'a été offerte à chaque degré ? Tous ceux qui aspirent à pénétrer ainsi de leur propre volonté dans l'état mental ne trouvent pas une pareille assistance, car cet état, en tous ses degrés, fait partie intégrante du royaume de l'Intelligence : L'Intelligence qui, selon la volonté du Grand Formateur est une avec la *Cause Cosmique*, de même que la *Cause Cosmique* est une avec la **Cause sans Cause** ; l'Intelligence libre à tout jamais ! »

Nous arrivions alors aux extrêmes confins de la région de l'âme intellectuelle et, mon compagnon, me laissant, redescendit dans son aura ainsi qu'avait fait celui qui m'avait accompagné jusqu'aux limites du degré de l'âme des sens. Quant à moi, dès que je fus seul je me reposai, à l'abri et dans l'ombre du nuage en forme de nacelle et je méditai longuement et profondément, car j'étais accoutumé à confronter les difficultés et à envisager face à face les événements.

Ce qui me frappa tout de suite ce fut ce conseil en forme de question, qui me revint en mémoire : " Demandez-vous où vous seriez maintenant sans l'aide qui vous a été offerte dans chaque degré " ? — Et je songeais à Mahuiael venant à ma rencontre aussitôt que j'avais traversé la région encombrée d'êtres semblables à la larve ; à celui qui m'avait guidé jusqu'au palais de Kahi ; à la voix qui m'avait parlé du milieu du nuage cramoisi ; au guide qui m'avait amené jusqu'aux confins intérieurs de la région occupée par Doh et ses armées ; au chemin protecteur sous le solide abri duquel j'avais traversé les trois degrés occupés par les êtres hostiles ; je songeais à la splendeur dont je n'avais pu supporter l'éclat, du lieu d'attente d'Ad-Ad et des siens ; au beau chemin ombragé à travers lequel il m'avait conduit ; je songeais à la tendance au sommeil qui m'avait accablé parmi les petits endormis, dans le premier degré de l'état psychique, et le plus matériel, cette région si calme, ombragée et silencieuse du repos des âmes ; à l'envie que j'y avais ressentie de me reposer avec les guerriers fatigués ; je me rappelais l'ardent désir que j'avais éprouvé en entrant dans le degré de l'âme des sens, de pénétrer dans ses superbes palais aériens d'une beauté si délicate ou d'être emporté rapidement çà et là sur les véhicules nuageux qui passaient et repassaient avec la rapidité de l'éclair, ou encore de flotter dans ma propre aura à volonté dans l'immensité radieuse. Je me souvenais du tourbillon de pensées surexcitantes, d'imaginations ingouvernables qui m'avaient assailli lorsque je traversais la couche mince mais puissante de nuées tortueuses et gluantes où flottaient des formes lunaires jaunes et lumineuses ; je songeais enfin à cette main fraîche posée sur mon front,



aussi rafraîchissante qu'un trait d'eau pure puisée aux sources profondes pour le voyageur épuisé par la chaleur du jour ; à cette main au contact de laquelle mon âme intellectuelle aussi bien que mon âme des sens s'étaient senties reposées.

Et maintenant, voilà que je me trouvais sur les confins d'un état qui m'était presque inconnu, averti que nul ne m'y aiderait, que j'y serais laissé libre comme le sont les habitants même de cette région.

Alors je pensai avec quelle subtilité, avec quelle constance persévérante Doh cherche, sur la terre que je connaissais et dont je me souvenais si bien, à circonvenir et à obscurcir l'intelligence au moyen de cet enveloppement jaune qui tôt ou tard doit accomplir la désintégration de l'intelligence (1).

Et, de mon mieux, dans le calme de ces souvenirs, en toute sincérité, je m'examinais pour savoir si mon être intellectuel n'avait pas été touché et obscurci par l'enveloppement pernicieux de cette terrible fausse lumière produite par ceux qui sont hostiles à l'homme parce qu'il est le chef-d'œuvre et le lieu de repos de la divine impersonnalité.

Alors, involontairement, et comme par habitude, j'énonçai à haute voix ces paroles consacrées de tout temps dès leur origine : " Notre Formateur est Un et Impersonnel ; nous n'en reconnaissons pas d'autre ". En prononçant ces paroles, je devins conscient d'une présence près de moi, et, levant les yeux, je vis un être à la similitude de l'homme, debout à côté du nuage en forme de nacelle au milieu duquel je me trouvais.

Son vêtement était violet, son manteau était de la teinte du sang, son visage exprimait une grande douleur ; sa stature était toute empreinte de puissance, de force et de majesté.

— « Je sais qui vous êtes, m'écriai-je ; Aba notre père (2)
« le plus parfait en charité et en justice, celui qui tient l'équi-
« libre ; le fort dans le droit, le puissant pour résister aux
« sens ! Peut-être m'avez-vous trouvé parce que vous avez
« su combien j'avais besoin de vous !

— Prenant ma main droite, il me dit : « Levez-vous, soyez fort et dites-moi toute votre volonté, tout votre désir.

Me levant donc devant Aba, le juste et le fort ; fortifié moi-même par la réception de sa force, je lui obéis en lui disant :

(1) Inutile de remarquer que ce futur est relatif au temps d'Attanée qui prévoit ici les maux que l'Hostile a produits depuis.

(2) *Aba*, dont le nom signifie père producteur, est un ascendant d'Attanée.



— Ma volonté est de traverser les quatre degrés de l'état mental ; l'extrême limite du quatrième est le but que je me suis fixé ; mon désir est de savoir si je puis l'atteindre. Je me suis bien examiné en toute sincérité comme si j'étais un autre dont je fusse responsable ; je ne suis cependant ni convaincu ni satisfait par cet examen ; car aucun homme, quelle que soit sa sincérité, ne peut être assuré de s'apprécier avec complète justice ; aucun être ne peut se peser dans le plateau de la balance dont il tient le fléau.

Jugez-moi donc, ô Aba ; pesez-moi dans votre balance et dites-moi, ou entrez dans la région qui est devant vous — ou, n'y entrez pas ; et, quelle que soit votre parole, je m'y tiendrai.

— Vous êtes, ô Oannès Attanée, me répondit-il, d'une race sincère, aussi sincère vous-même ; ni dans les cieux, ni sur la terre, ni dans le degré le plus dense, voilé maintenant à la sententation de l'homme, vous n'avez permis que rien n'obscurcît la clarté à travers laquelle se manifeste la divine Impersonnalité qui repose en vous ; vous n'avez pas obscurci la Lumière qui est en vous ; entrez donc dans l'état mental et que cette Lumière soit votre guide et votre salut.

Tandis qu'Aba parlait ainsi, j'entrais dans une clarté de couleur bleue de mer, où je ne pouvais rien discerner, et dans la sensation du contact de la main d'Aba, de la force, de la majesté de sa présence, je m'endormis d'un sommeil inconscient et reposai.

CHAPITRE III^e

## DE L'ÉTAT MENTAL

### PREMIER DEGRÉ

En m'éveillant, les paroles d'Aba me revinrent en mémoire et je me dressai. Je me trouvai avec une aura d'un bleu de mer demi-transparente ; autour de ma tête une lumière de couleur plus rapprochée de celle saphirine jetait mon ombre sur la demi-opacité où je me tenais. Je me sentis pénétrer d'une conscience de puissance telle que je n'en avais jamais éprouvé auparavant, et à mesure que je percevais mieux mon entourage, je m'aperçus que ma propre aura remplissait tout l'espace dans la limite de ma sensitivité actuelle. La nouveauté, l'étrangeté de ma situation actuelle me rendirent vigilant et prudent ; je restais immobile, silencieux, me rappelant l'adage que « ceux qui ne savent que faire doivent s'abstenir ».

Tandis que j'attendais et veillais ainsi, la première chose dont j'acquis la certitude fut qu'il y avait dans cette région un éclat et une ombre alternés ; non pas en contraste aussi vif que celui du jour et de la nuit sur la terre, mais aussi régulièrement et avec les mêmes gradations ; la lueur en ressemblait, sauf pour la couleur qui était différente, à celle de charbons ardents avivés par un souffle très lent. Malgré toute mon attention, je n'avais pu décider si cette lumière était répandue dans toute l'étendue de la région où je venais d'entrer ou si elle venait de ma propre aura.

Cette pensée me vint alors peu à peu : « A présent que « vous êtes libre, votre aura n'est-elle pas le Cosmos de « votre sensitivité ? Tout ce qui est en dehors de votre propre « aura n'est-il pas l'inconnu pour vous ? »

Et avec cette pensée me vint le désir calme, mais intense, que cette aura devînt capable de tout embrasser, de tout contenir, de façon à me mettre en rapport avec la totalité du Cosmos ; pour la première fois, je compris complètement la petitesse de l'égoïsme et de la concentration sur soi-même !

Je me souvins alors de l'histoire du premier formé de Vofhi (1) et de l'Etoile de lumière qui est une, en dualité d'être avec lui. A une certaine époque, ce premier formé était entré dans l'état de la neutralité et, à son retour, il fut rencontré par le premier Mage qui lui demanda ce qu'il avait appris par son séjour dans cet état. « Avant d'y entrer, « répondit-il, je regardais comme une chose merveilleuse, « utile et désirable d'être aurorisé de façon que rien que de « juste et d'équilibré ne pût pénétrer notre aura : A présent, « je comprends que celui-là seul est libre qui s'aurorise « d'époque en époque et de moment en moment, de façon « que tout ce qui existe puisse pénétrer son aura : Celui-là « seul est fort à qui rien ne peut nuire de ce qu'il y reçoit, « parce qu'il est sincère. Le vainqueur n'est pas celui qui « évite les hostiles et leurs influences, mais bien celui qui « les rencontre et les endure ; l'athlète n'est pas celui qui « évite les lutteurs, mais celui qui les rencontre, accepte le « combat et y prévaut ; le pur n'est pas celui qui fuit tout ce « qui peut le souiller, mais bien celui qui poursuit son chemin direct, quoi qu'il y rencontre, et qui garde cependant « ses vêtements purs de toute souillure. L'imbécillité de la « croyance n'est pas la sagesse ; l'imbécillité de l'innocence « n'est pas de la sainteté — Voilà ce que j'ai appris par mon « séjour en l'état mental ! »

Pour moi, Attanée Oamès, j'avais la joie au cœur parce

(1) Vofhi est le nom du Mage célèbre qui gouverna l'Asie Orientale après Chl. (Voir page 196 ci-dessus).



que ma main avait été dans la main d'Aba et que c'était lui et non un autre qui m'avait dit d'entrer en cet état, et la pensée concentrée sur Aba, je regardai dans la direction où je l'avais perdu de vue en m'endormant. Là je vis mon état d'âme reposant à ses pieds ; lui se tenait toujours debout, fort et majestueux ; son visage penché sur moi exprimait la douleur et l'affection.

Puis il me revint en mémoire que mon état nervo-physique était actuellement près du lieu de repos de Kahi et de ses premières formations ; que mon état nerveux était sous la garde des quatre désignés par Ad-Ad (1) ; que mon état de l'âme était sous la protection d'Aba, depuis que j'avais dû l'abandonner pour entrer, sur son conseil, dans l'état mental ; et tout mon être fut rempli de reconnaissance.

Je me mis à penser aussi à Ma-Vasha qui, d'ailleurs ne quittait jamais ma pensée, même pendant le repos, sauf dans le sommeil inconscient ; je songeais à la puissance protectrice de son aura à l'abri de laquelle j'avais pu traverser en sécurité la région des larves, se reculant de moi comme la main qui s'arrache au contact de la glace ou du feu. Je pensais à sa tendresse qui ne m'avait jamais manqué, qui m'environnait cependant avec tant de discrétion qu'elle était comme inaperçue de sorte qu'il me semblait aussi naturel d'en jouir que de respirer l'air. Je me souvins des paroles qui avaient échappé à Ad-Ad avant qu'il ne me quittât et soudain cette pensée me vint, vive et douce comme un rayon de soleil au milieu des neiges : « Peut-être qu'en arrivant au terme de mon voyage, je pourrai distinguer la terre, revoir face à face et Ma-Vasha avec qui je suis un par affinité et les amis qui se souviennent encore de moi. Cette pensée de la terre me réconforta.

Comme je m'y livrais, je vis entrer dans mon aura une quantité de lumières plus ou moins éclatantes de sorte que dans le lointain vers lequel je concentrais maintenant mes désirs, il me semblait voir le ciel étoilé de nos nuits ; seulement au lieu du bleu des espaces éthérés, c'était le bleu de mon aura semblable à celui des eaux profondes que je voyais ainsi illuminé de milliers d'étoiles. J'étais surpris cependant de voir qu'elles jetaient des lueurs passagères, étincelant comme des brillants qui auraient été doués de vie : comme je cherchais à en comprendre la cause, je vis entrer dans mon aura un être qui, de forme et de visage, était à ma propre similitude, mais d'une ressemblance belle et glorifiée à peu près pareille à celle que j'avais vue en traversant la

(1) Voir pages 223 et 278, ces deux dépôts des corps abandonnés à chaque passage d'un état à l'autre.



Vasha pour atteindre le palais de Kahi (1). En même temps, je ne sais pourquoi, une chaleur de joie remplit mon être de ses vibrations et je demandai par la pensée :

— Qui êtes-vous, ô vous que je vois pénétrer en mon aura, lumineux d'une splendeur saphirine, image glorifiée de moi-même ?

Et en pensée, il me fut répondu :

— Tournez en arrière les feuillets de votre mémoire, ô Attanée Oannès, recherchez dans la longue suite de votre vie passée ; souvenez-vous !

— Je fouille mes souvenirs, répondis-je, je cherche à travers le temps passé, mais je n'y retrouve rien qui m'y parle de vous.

Par la pensée, ce seul mot me fut redit encore :

— Souvenez-vous !

Mais voyant que je ne parvenais pas à retracer sa mémoire, cet être me dit enfin :

— Il y a longtemps, bien longtemps, un peu avant que vous ne quittiez le palais du mage principal, vous êtes entré de vous-même, mais sous protection, en sommeil de transe, et dépouillant l'un après l'autre les états de votre être (2), vous avez traversé les trois premiers degrés du présent état de mentalité pour arriver à son quatrième degré, celui de la mentalité intellectuelle où vous vous retrouvez aujourd'hui. A ce moment, le Mage sous la protection de qui vous vous étiez extériorisé, voyant, par ce que vous sensitiviez, que vous arriviez à un état voisin de l'extase, vous commanda de revenir et de vous revêtir de tous vos états d'être abandonné, mais vous ne fîtes aucune attention à son appel ; il fut impuissant à atteindre votre mentalité des sens (3).

Comme votre corps nervo-physique allait s'affaiblissant graduellement, comme vous pâlissiez de plus en plus, le Mage qui gardait votre corps envoya chercher Oannès Thalet qui l'avait formé ainsi que le Mage principal. Ce ne fut qu'après de longs efforts qu'ils réussirent à vous rappeler dans l'intégrité de votre être. Ce fut, du moins, ce qu'ils crurent, et en cela ils ne se trompaient pas, pour ce qui concerne tout ce que vous devez aux émanations d'Oannès Thalet et au beau corps dont il vous avait revêtu, mais ils n'étaient pas complètement au courant de votre évolution pendant les

(1) Voir plus haut, page 215.

(2) On doit se rappeler qu'il est impossible, même au vivant, de passer d'un état à un autre sans se dépouiller, s'il monte, ou se revêtir, s'il descend, de l'enveloppe matérielle correspondante.

(3) Il a été dit et il est encore rappelé dans l'entretien de ce jour que les états de la constitution humaine renferment les mêmes degrés que les états de matière : il y a donc en nous aussi une mentalité des sens, une mentalité nerveuse, et ainsi de suite.



trente-six lunes où dans vos veilles et vos sommeils alternatifs vous aviez acquis l'état d'essence et le premier *degré* de l'*état* de lumière ou intelligence (1). Il y a bien peu d'hommes capables d'arriver à cet état qui se trouve en correspondance pathétique intime, d'une part avec le *degré* de neutralité de l'état nervo-physique et avec l'*état* de *Neutralité* dont il est séparé par celui d'*Essence ;* d'autre part avec l'*état* supérieur d'*Intelligence libre* dont il est séparé par celui de l'*Esprit* (2).

Tandis que vous dormiez ainsi dans l'état de transe, votre mentalité fut mise en rapport direct avec votre état d'être nouvellement évolué dans l'état de lumière ou intelligence; mais l'affinité de votre mentalité avec cet état d'être tout récent n'était pas suffisamment établie à travers l'*état d'essence* qui les sépare pour qu'il lui fût possible d'entrainer avec soi cette formation. Lors donc que vous fûtes rappelé pour ainsi dire d'autorité dans votre état nervo-physique, bien que partiellement évolué déjà, je fus laissé dévêtu, et séparé de vous, sans pouvoir vous suivre dans vos états quaternaires.

Mais, depuis lors, j'ai veillé toujours, me souvenant de ce qui était arrivé, anxieux de rétablir la communication avec votre *état d'Etre mental* et à travers lui jusqu'à la mentalité de votre *Etat nervo-physique*, vous attendant. J'ai donc évolué toutes mes facultés autant que j'en avais le pouvoir et quand je vous ai vu pénétrer dans ce degré supérieur de la *Mentalité*, j'ai traversé rapidement l'état d'*Essence*, ce merveilleux et immense laboratoire d'où peut être emprunté l'embryon de tout ce qui se trouve dans les Matérialités. Maintenant me voici devenu visible dans votre propre aura, car mon désir est d'être enfin revêtu de sorte que, lorsque vous retournerez sur terre, reprenant état par état et degré par degré, je sois toujours avec vous.

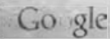
Malgré la très grande affinité que je ressentais pour cet être, j'étais troublé par ce désir qu'il exprimait de demeurer avec moi parce que je savais que Doh et plusieurs des plus grands qui sont avec lui ont le pouvoir d'arriver à l'état de l'Esprit; je savais que Doh lui-même venait d'au-delà des sept voiles des éthérismes et je craignais d'être trompé en cédant à la requête de cet être : je craignais d'être possédé par quelque hostile.

D'autre part, j'avais le plus vif désir de recevoir cet être

---

(1) Voir ces degrés sur le tableau des 7 états de la matérialité dans la conférence de ce jour. On y pourra suivre tout ce passage. Les 2 états indiqués ici sont le 3e et le 4e état de matérialité ; c'est-à-dire les deux premiers au delà de la région ordinairement atteints par l'âme humaine.

(2) C'est-à-dire, comme on le voit dans le tableau, tous les états de rang impair dans les matérialités, du haut en bas de son échelle.



venu de l'état d'intelligence ou Lumière, comprenant combien son unité avec moi pourrait accroître mes facultés intellectuelles. Peut-être trouverais-je en lui le moyen de dévoiler le secret du renouvellement et de la continuité de l'état nervo-physique, secret pour moi de première importance puisque j'avais l'intention de me réenvelopper le plus vite possible dès mon arrivée à l'état nervo-physique et de reprendre demeure une fois de plus sur la terre auprès de Ma-Vasha, comme homme.

La pensée me vint de rappeler Aba à mon aide, mais lorsque je voulus le faire, je ne perçus, dans la direction où je l'avais laissé, rien que ma propre aura. Alors la pensée me saisit que j'étais libre, mais absolument seul avec ceux qui pouvaient entrer dans mon aura parce que j'étais moi-même au milieu de cette aura. Dans cette situation toute nouvelle, le temps seul pouvant me donner l'expérience nécessaire, je résolus de ne rien faire témérairement. Je ne répondis donc pas au désir de l'être qui souhaitait de s'unir à moi ; je me bornai à l'interroger.

« Il est reçu parmi nous, lui dis-je, que les *états nerveux, psychique* et *mental* de la matérialité entourent la terre et les sphères les plus matérielles semblables à la terre, tandis que les états supérieurs, de l'*Essence*, de la *Lumière* ou *Intelligence* et de l'esprit sont séparés de ces sphères matérielles (1), de sorte que, pour passer, par exemple de l'*état de la mentalité*, où je viens d'entrer, aux états supérieurs de l'*essence*, de la *lumière* et de l'*esprit*, il faut traverser les *Ethérismes*.

Il est aussi reçu par quelques-uns que, à la différence de ce qui a lieu pour la terre, le centre et la limite de l'atmosphère du Soleil est de la densité et de la nature de l'*Essence* ; que le centre et la limite d'atmosphère du grand Soleil central, de Sirius, sont de la densité et de la nature de la *Lumière* ou *Intelligence* ; que le centre et la limite atmosphérique de l'étoile polaire sont de la densité et de la nature de l'*Esprit*, et que le Soleil des Soleils, Halcyon, est dans son centre et dans la limite de son atmosphère, de l'*Intelligence libre*, non retenue dans la forme. Pensez-vous qu'il y ait quelque vérité dans cette assertion ? (2)

(1) C'est ce qu'a fait ressortir le tableau, déjà rappelé, des matérialités, donné dans la conférence de ce jour.

Voir page 325 ci-dessus.

(2) On voit qu'elle revient à dire : Chaque astre a une atmosphère qui s'arrête dans la série des états matériels au degré correspondant à son rang comme centre céleste, en commençant cette série par le terme le plus élevé. Son centre est de même ordre que son atmosphère supérieure et son intérieur comporte les mêmes degrés renversés.

Au delà de cette atmosphère, c'est-à-dire entre les astres, il n'y a que les états de l'éthérisme.

La réponse va modifier en un point essentiel cette conception.



— Le nucleus, ou nucleolus de chaque sphère matérielle, me répondit-il, est du *pathétisme*, ainsi que la limite de l'atmosphère dont elles sont aurorisées ou enveloppées ; s'il en était autrement comment pourraient-elles être unies pathétiquement. Sauf cette rectification, nous admettons comme vous cette vérité hypothétique.

— S'il en est ainsi, repris-je, si vous admettez l'hypothèse que je viens d'énoncer, comment se peut-il que vous ayez réussi à entrer dans l'aura d'un être qui est dans l'état de mentalité, et dans le degré le plus dense de cet état, (1) en venant de l'état d'intelligence ou lumière, qui est au delà de l'état d'essence comme l'état d'esprit est au delà de lui ?

— C'est, répliqua-t-il, au moyen des lignes de la *force pathétique*, qui relie toutes les sphères dans tous leurs états et degrés de densité et de raréfaction (2).

— Il est reçu parmi nous, dis-je encore, que cette force pathétique cosmique, qui unit sphère avec sphère, état avec état, est, ainsi que l'évolution, en grande partie sous la dépendance de l'homme même, en ce qui concerne l'état nervo-physique, et sous la dépendance des états plus évolués et plus parfaits des globes, en ce qui concerne les états moins denses.

Adhérez-vous aussi à cette hypothèse ?

Il répondit : — Pour nous, ce n'est pas seulement une hypothèse raisonnable, logique ; c'est même un fait que notre sensitivité nous démontre. Dans tous les états et degrés de raréfaction et de densité, la mesure de l'unité pathétique de ses habitants est aussi la mesure des lignes duelles de force pathétique qui l'unissent avec des sphères ou des états habités par des êtres semblables.

— Alors, m'écriai-je, tandis qu'une foule de pensées surgissaient en mon esprit, le groupement des hommes les plus sincères et les plus intelligents de la terre, unis pour ainsi dire dans l'Unité de la Divine Impersonnalité qu'ils enveloppent en eux (3) pourra hâter notre communication avec les planètes de notre système ?

— Certainement répliqua-t-il ; c'est dans l'Unité de l'Homme qu'est le repos de la Divine Impersonnalité, c'est d'elle que dans toutes les Matérialités, dépend l'évolution rapide et

(1) Autrement dit, comment avez vous pu descendre dans des états que vous ne possédiez pas.

(2) La génération de la force pathétique a été rappelée dans l'entretien de ce jour ; elle résulte de la pénétration de tout le pathétisme dans l'éthérisme (Voir p. 334). ci-dessus).

(3) Cette union est l'*Eglise intérieure* véritable, désignée dans la bibliographie de notre numéro précédent.



efficace. C'est pour cette raison que les Hostiles s'attachent à séparer les races des races, les nations des nations, les cités des cités et les membres des familles les uns des autres. Dans l'unité de l'Homme, dans l'Unité impersonnelle, se trouvent la force et la victoire ; dans la division, dans la dispersion de l'humanité se trouvent la faiblesse et la défaite.

Et jusqu'à ce qu'il soit universellement et sincèrement reconnu que l'Impersonnalité est seule capable d'une suprématie infinie, est la seule Lumière propre au Grand Temple des formations individuelles, il ne pourra y avoir aucune solidarité véritable et durable parmi les hommes. C'est de cette solidarité que dépend la solidarité des sphères et des sphéroïdes.

— Conception captivante, magnifique, sublime, m'écriai-je en contemplant dans ma vision mentale les merveilles d'une pareille solidarité des sphères et sphéroïdes répandues dans le Cosmos (1).

— Véritablement captivante et magnifique, répliqua-t-il, et logique aussi ; elle dépend pourtant de conditions assez simples pour qu'il soit au pouvoir des hommes les plus évolués et les plus sincères d'y satisfaire et d'atteindre à l'union synthétique. Ce n'est, du reste, nullement une conception nouvelle.

Il y a des siècles et des siècles que Kaheu (qui était de Kahi et de Kahie), parlant dans le repos prophétique de l'*Alifa*, a dit : « Les étoiles de l'Aube chantent en chœur et « comme d'une seule voix ; les fils du suprême Infini pous- « sent des cris de joie. »

— Il est vrai, dis-je, et la perpétuité d'une tradition qui persiste en son intégrité est le gage de sa réalité ; la vérité seule est immortelle ! Les faux cultes, les fausses lois, les fausses coutumes naissent et périssent, comme l'insecte que l'aube voit éclore et dont le crépuscule reçoit le dernier souffle.

Tandis que je parlais ainsi, celui avec qui je conversais s'approchait graduellement et le voyant si près de moi, je lui dis :

— Je sais votre désir d'être avec moi là où je me trouve, de vous unir à moi quand je vais retourner sur terre me réenvelopper de la matérialité de l'Azerte, mais pour le moment cette union n'est pas possible. C'est tel que je suis à présent, enveloppé des émanations d'Oannès Thalet (2), dans la for-

(1) On ne peut trop recommander à l'attention du lecteur, cette théorie qui est d'une importance capitale dans la doctrine Cosmique et pour sa pratique.

(2) Le *Formateur* d'Attanée. Voir p. 84 ci-dessus, le récit de cette formation,



me, à la similitude, dans l'état de densité de l'homme, et en cet état seulement, que je dois arriver au terme de mon voyage, c'est-à-dire à ce quatrième et plus subtil état de la mentalité qui nous est connu comme son degré intellectuel.

Ce n'est pas que je ne désire notre union ; quand j'aurai atteint ce but envié, si tout va bien, en route pour la terre je vous retrouverai et nous redescendrons ensemble, vous et les êtres plus raréfiés qui, je le devine, sont enveloppés en Vous, et alors nous serons comme un seul être.

Retournez donc par le chemin par lequel vous êtes venu et attendez-moi aux confins du degré le plus raréfié de l'état de mentalité intellectuelle. Là, peut-être, je distinguerai plus clairement ce que je dois faire et si vous êtes véritablement une partie de mon propre être, ou si j'en suis une du vôtre, nous nous unirons pour ne plus nous séparer jamais.

— J'apprécie votre doute, me dit-il, et le motif qui vous guide, bien que ce doute vous vienne des sens et non de l'intelligence ; vous faites bien de vous renfermer dans la prudence ; les causes d'erreur sont si nombreuses ! Je retournerai donc de bon cœur sur mes pas pour aller vous attendre sur les extrêmes confins de la mentalité intellectuelle ; mais étant un être de la Lumière, je ne puis retenir mon individualité en dehors de votre aura. C'est par cette aura que vous pouvez me *sensitiver*, comme c'est par elle, du reste, dans l'état où vous vous trouvez actuellement, que se manifeste à vous tout ce qui est manifestable.

Au moyen de la force pathétique qui me met en rapport avec vous, j'ai bien pu arriver rapidement, et comme par impulsion, en votre aura, mais je ne pourrais m'arrêter même un instant dans aucun degré de l'état d'essence que je serais obligé de traverser. Je ne pourrais pas non plus retourner sans grande difficulté à la région d'où je viens, car si *la matérialisation est chose naturelle et, par suite, comparativement facile, la dématérialisation est, au contraire, contre nature, et, par conséquent, sauf sous certaines conditions rares et exceptionnelles, elle est épuisante et dangereuse.*

Laissez-moi donc, je vous prie, reposer comme dans le sommeil, sur les confins de votre aura dont je suis, vous le voyez, déjà revêtu, sinon vous ne pourriez me sensitiver, et là je ne vous priverai de rien.

Je ne répondis pas à cette requête, car je ne savais quelle réponse je devais faire ; celui donc qui l'avait présentée, prenant mon silence pour un consentement, ou, peut-être, ne voyant rien autre chose de possible, s'en fut reposer, comme en sommeil, à l'horizon de mon aura qui était vrai-



ment alors tout mon cosmos, au delà de laquelle rien ne m'était perceptible.

Pour ma part j'étais heureux de pouvoir jouir de la solitude, du silence et du repos pour permettre à mes pensées de se concentrer ou de s'étendre en liberté, sans obstacles ni interruptions. J'avais de plus en plus clairement conscience, par la lumière des innombrables étoiles qui étincelaient dans mon aura, que mon être intellectuel était en rapport avec des intelligences extérieures ; non, sans doute, avec l'intelligence universelle, mais avec des intelligences capables, au moins dans une certaine mesure, de retenir leur individualité. Ma volonté passive, mais forte, était qu'aucun son, aucune excitation des sens, ne vînt empêcher, différer même d'un instant ce rapport que, sans en chercher la cause, j'appréciais énormément.

Il me semblait d'abord que je restais en place ; mais bientôt, comme je m'aperçus qu'en regardant en arrière, vers l'endroit où mon état d'âme reposait sous la garde d'Aba, je ne voyais que ma propre aura, je compris que si je n'éprouvais la sensation d'aucun mouvement, c'est parce que mon aura se mouvait avec moi, et que je n'en avançais pas moins. Cependant il me semblait que je ne m'approchais que très lentement, bien que d'une façon continue, de la multitude innombrable de splendeurs saphirines que je voyais devant moi. Incapable pourtant de décider si elles n'étaient pas stationnaires, si moi-même j'avançais bien vers cette partie de mon aura où je les voyais briller ; constatant aussi que j'étais encore fort éloigné de la plus proche d'entre elles, je compris mon impuissance, et je me souvins de ce précepte qu'avait donné *Chi* lorsqu'il revînt de son voyage d'outre-tombe :

« Si, au cours de ton évolution active, tu ne sais que faire,
« entre en sommeil ; si tu n'es pas assez fort pour te mettre
« en sommeil, contemple ; si tu n'es pas assez fort pour
« contempler, médite ; si tu n'es pas assez fort pour médi-
« ter, applique-toi à quelque travail manuel utile à ceux qui
« peuvent faire mieux ; si enfin tu ne veux ni de ce repos ni
« de ce travail ta place est parmi les animaux domestiques ».

Or, conscient des limites de ma force, je savais bien que dans ma situation actuelle, avec l'éclat de mon aura étoilée devant mes yeux, en face de cet être qui, se déclarant partie de moi-même, reposait au loin, sur l'horizon, comme une petite tache saphirine, je n'étais en état ni de me mettre en sommeil, ni d'entrer tout de suite en contemplation ; mais je pouvais me disposer du moins au repos de la méditation, pour remonter de là aux deux autres états. J'en comprenais,



d'ailleurs, de plus en plus la nécessité ; car j'avançais toujours et maintenant je perçevais dans mon aura une lumière dont la splendeur était devenue semblable à celle du soleil levant, déjà l'effort de comparaison dans la pensée et le raisonnement actif était trop fort pour mon état actuel non évolué.

Je mesurais maintenant quelle énorme différence il y a pour la vivacité des impressions et la sensibilité du milieu lorsque l'état de mentalité est découvert comme il l'était à présent pour moi, avec ce que j'avais éprouvé lorsque cet état était encore enveloppé de l'état psychique. Il me fallait une grande force, un calme complet pour m'assimiler seulement à l'entourage rien que dans ma propre aura, bien loin que je fusse capable de correspondre avec d'autres êtres individuels plus ou moins aurorisés.

J'éprouvais dans cet état une sensation d'isolement, un sentiment de solitude, presque même de solennité, en même temps que le poids d'une responsabilité presque accablante. Car j'avais clairement la conscience redoutable que c'était de la perfection et de l'équilibre de mon aura que dépendaient la nature et le bien-être de tout ce qui y pénétrait, comme aussi la clarté, la précision avec laquelle je pouvais perçevoir ce qui venait dans la limite de ma sensitivation.

Je comprenais encore que l'extension même de mon aura, et par conséquent l'étendue de ma connaissance sensible et intellectuelle, étaient en proportion de mes affranchissements et de mon impersonnalité, c'est-à-dire, en proportion de mon succès à m'affranchir des bornes étroites de l'égoïsme.

Et lorsque cette conscience s'empara de moi, elle me parut au-dessus de mes forces, je reconnus la nécessité absolue du repos mental. Accoutumé comme je l'étais depuis longtemps à la discipline de moi-même, je concentrai donc, par un effort de ma volonté, mes pensées sur ce conseil de Sheth :

« *Quand même ta tête atteindrait au ciel des cieux, aies soin que tes pieds soient plantés fermement sur le sol terrestre.*

Je me mis donc à méditer sur la place que l'homme occupe dans le Cosmos, sur les merveilles de sa constitution composée et complexe, sur ses facultés et ses pouvoirs, sur l'importance du rôle qui lui est assigné dans la lutte pour l'infinitude et la suprématie de l'impénétrable et indivisible, et toutes ces vérités m'apparurent avec une clarté que je n'avais jamais connue jusqu'alors.

C'est ainsi que, de la méditation je passai à la contemplation et de la contemplation au sommeil, et de sommeils en sommeils, conscient seulement d'une chose, à savoir que



j'étais emporté rapidement dans ma propre aura, mais sans aucune sensation du mouvement, tel, du pont du navire poussé par un vent faible sur la mer calme, le voyageur immobile voit disparaître le rivage et se figure que c'est la terre qui le fuit à mesure qu'il s'en éloigne.

La lumière s'approfondissait et redoublait d'éclat autour de moi, de plus en plus je voyais les splendeurs lumineuses de tous degrés, rapprochées maintenant de l'horizon jusqu'auprès de moi, briller, resplendir, étinceler en lueurs fugitives.

A nouveau j'entendis celui qui m'avait adressé précédemment la parole, sa voix m'arrivait comme celles que l'on perçoit dans les rêves de la nuit. Il me disait :

— Admirez ici les étoiles de l'aube terrestre; les intellectualités de ceux qui n'ont pas craint de sacrifier même leurs états plus matériels, pour proclamer à leurs semblables l'aurore d'un soleil nouveau, l'aube d'un jour de justice, de raison et de vérité, du jour qui verra la restitution des sphères matérielles et de leurs habitants, du jour qui ne doit pas finir !

Ils viennent, ces petits, grossir le chœur immense, renforcer le péan d'exaltation que font retentir les plus grands *des Fils d'Amour, de Vie et de Lumière !*

Alors je tombai dans le sommeil profond de l'inconscience.

(*A suivre*).

---



TROISIÈME PARTIE

# VISION D'AMEN

### LE MANTEAU DE ZIBELINE

Une certaine nuit, au lieu de dormir tranquillement sur mes oreillers parfumés, sans voir cependant aucun être surnaturel en forme de génie ou d'esprit, je me trouvai transporté subitement à Berlin, sous les tilleuls.

Dans une chambre haute d'une grande maison, sur la Schloss Platz, je voyais deux prêtres : l'un grand, voûté, aux traits fins, au nez aquilin, aux extrémités délicates, semblait âgé d'environ cinquante ans ; l'autre, plus jeune d'au moins quinze ans, ressemblait plutôt à un jeune athlète qu'à un prêtre, en dépit du bonnet carré qui cachait sa tonsure.

L'aîné voulait paraître absorbé dans l'étude de St Thomas à Kempis qu'il avait sous les yeux, mais il était évident que tous deux attendaient quelqu'un car, au moindre bruit, leurs yeux se tournaient aussitôt vers la porte. Elle s'ouvrit enfin et je vis entrer un ecclésiastique qui portait la robe d'un prêtre des Missions étrangères.

— Vos ordres sont exécutés, mon Père, dit-il à l'aîné des deux prêtres ; j'ai ajouté, de ma propre main, au texte du traité avec la Chine, l'article que vous désiriez.

— C'est bien. Pour le moment les rapports entre les Européens et les Chinois sont des plus tendus ; la paix mensongère qui semble les unir est un lien si ténu que le moindre contact produit à propos va la rompre. La réclamation que vous venez d'insérer en faveur de nos missionnaires y peut suffire ; le pays qu'elle mentionne renferme un temple des ancêtres que plusieurs siècles de vénération ont rendu populaire et nos Pères, qui sont sur place, sauront bien, au premier signal de complications, enflammer le zèle fanatique des indigènes. Une fois allumé, le feu ne manquera pas d'aliments, car nous avons reçu en haut lieu, de la part





du pouvoir séculier, l'assurance que les billets de banque y pouvoieront autant que l'exigera le triomphe de notre Sainte Mère l'Eglise Catholique et Romaine.

Le plus jeune des deux prêtres devenait pensif.

— Quelles idées vous absorbent, Père Yvon ? lui demanda son aîné.

— Je songe avec effroi, répondit-il, à la fureur que peut atteindre l'incendie que vous allez allumer ; au nombre d'innocents que vous exposez aux pires souffrances !

— Laissez ces pensées, mon Père, dignes tout au plus d'un petit curé de village ! Prétendez-vous être plus sage que Celui qui nous a dit : « Ne pensez pas que je sois venu « apporter la paix sur la terre ; je suis venu apporter non la « paix, mais l'épée » ?

· A ces mots, soit doute, soit honte, une vive rougeur se répandit sur le visage du jeune missionnaire Russe qui, sans mot dire, reprenant son bréviaire, sembla s'y absorber.

L'aîné des deux Pères, un italien évidemment, se tournant alors vers le nouveau venu, reprit :

— Ne permettons jamais à la fausse sentimentalité d'entraver, si peu que ce soit, la suprématie et l'omnipotence de notre Sainte Foi. La doctrine de Notre Seigneur, telle qu'elle est révélée par sa Sainte Epouse l'Eglise, doit, de toute nécessité, couvrir la terre entière comme les eaux ont couvert le fond des océans ; et c'est à nous, ses soldats et ses chefs hiérarchiques, qu'il appartient de submerger sous ses flots sacrés tous les infidèles, Musulmans, Juifs, Hérétiques ou Payens. Tous nos efforts s'y doivent employer. Et puisque maintenant, hélas, le fer et le feu sont impuissants à régénérer notre monde civilisé, comme ils l'ont fait dans le passé glorieux, tournons-nous du moins vers le monde des payens ; il est notre héritage. Pour l'amour du Dieu de Miséricorde, pour sa Mère immaculée, poursuivons avec ardeur notre œuvre glorieuse : la destruction de l'idolâtrie, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un homme sur terre qui ne fléchisse le genou devant nos autels !

— Ainsi soit-il! répondit dévotement le prêtre en se signant et en jetant un regard d'admiration sur le Révérend Père.

∴

A peine avais-je entendu ces derniers mots que Moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, je me trouvai tout à coup transporté à la Hwang-Tching de Pékin. J'étais dans une salle d'un palais dont les murs étaient baignés, au Nord, par les eaux d'un beau lac, ornement principal d'un magnifique jardin. Un jeune mandarin du premier rang, prenant la main amaigrie mais délicate encore d'une femme d'âge moyen, lui disait :

Ma mère vénérée, j'ai à vous annoncer de très graves nouvelles ! Tourmentés, surexcités sans cesse par les représentants Européens que les missionnaires étrangers irritent continuellement contre nous, nos peuples en fureur ont tué quelques-uns de ces hommes que leurs exigences arrogantes rendaient particulièrement insupportables, et voici, dit-on, que les armées civilisées de l'Europe, qui semblaient guetter cette funeste catastrophe, sont en marche sur notre Cité Impériale !

— Hélas ! Hélas ! Mais, mon fils, ne pourrons-nous donc pas les arrêter, les repousser ? Nous surpassons en nombre toutes les armées que l'Europe peut rassembler contre nous : nous sommes auprès d'eux innombrables comme les petits poissons nouvellement échappés du frai dans notre lac en face des adultes qui le peuplent.

— Sans doute, mère aimée et révérée ; mais nous sommes une nation agricole, non un peuple militaire ; avec nos cent vingt millions d'hommes, et plus peut-être, nous n'avons pas une armée exercée sur laquelle nous puissions compter pour défendre seulement notre capitale ! Nos mœurs, nos coutumes, nos doctrines sont admirables, mais vous l'avez dit, semblables au jeune alevin échappé du nid, dès que nous donnons signe de vie, nous ne sommes qu'une proie trop facile à qui veut nous dévorer !

— Il est vrai ; il n'y a pas de culture intellectuelle ou



morale ; il n'y a pas de doctrine philosophique qui suffise à nous sauver tant que nous ne seront point pratiques !

Celui qui parlait ainsi était un mandarin d'environ cinquante ans, chargé d'une haute fonction dans l'Etat.

— Vous êtes, continua-t-il en s'adressant au jeune mandarin, l'unique fils de mon frère aîné qui repose à présent dans la terre des ancêtres, et peut-être avez-vous quelque pouvoir sur l'organisation de votre pays. Souvenez-vous donc de ces préceptes : Tout bien être, tout progrès dépend de la perfection de l'union entre l'Homme et la Terre qu'il habite, parce que, en même temps qu'elle le nourrit, elle peut lui fournir le moyen de se conserver contre toute désintégration.

Ce n'est pas toujours la puissance concentrée qui produit l'ordre dans la nation ; la famille aussi est un état ; l'état n'est qu'une fédération des familles et le gouvernement ne doit être que la synthèse de la société ; il doit venir du dedans, non du dehors ; aussi le meilleur est-il celui qui n'est pas connu ; pas plus que l'individu l'état qui sait et qui veut *se* gouverner n'a besoin *d'être* gouverné.

Or, pour se gouverner le peuple comme l'individu a pour guide la tradition qui a traversé les siècles, la tradition qui, sans exclure le progrès, en règle la loi, et se mesure à son antiquité : car la vérité seule est éternelle !

Ne vous inquiétez donc pas de l'avenir ; fiez-vous à la sagesse de notre tradition ; elle nous dit que le secret suprême de la conduite est dans l'union perpétuelle avec la Terre, Notre Mère !

Notre philosophie nous enseigne à être des sujets bons et utiles à la société, des enfants affectueux et dociles ; des parents justes et miséricordieux ; des époux aimants et fidèles, des frères et des amis dévoués ; voilà qui suffit pour le peuple, et qui veut bien remplir ces devoirs a assez à faire.

Quant à ceux qui ont le pouvoir et la science, qu'ils pénètrent autant qu'ils le peuvent et tandis qu'ils sont encore sur terre, dans les éléments les plus éthérés du Cosmos ;



qu'ils apprennent à les utiliser pour la conservation et le perfectionnement de l'Homme, et qu'ils prennent garde que, dans ce travail difficile, les éléments les plus éthérés de leur être ne soient absorbés par les éléments éthérés de l'Univers.

Voilà ce qui suffit pour tous ; quant au reste, une nouvelle lumière doit nous venir de l'Orient. C'est pourquoi lorsque nous devons rendre nos corps à notre mère, la terre, nous nous couchons en tournant vers l'Est notre tête, siège de l'intelligence ; Mais il y a des veilleurs spécialement désignés pour guetter cette Aube ; pour les autres, qu'ils s'attachent à cultiver la terre ; elle est la source de toutes les richesses et elle renferme tout ce qui peut répondre à la Lumière !

Cependant, la mère de Tao fatiguée désirait se retirer pour aller prendre quelque repos. Son fils la conduisit jusqu'à la porte et lui baisa la main avec autant d'affection que de respect. Dès qu'ils furent seuls, Tchéou, l'aîné des mandarins, reprenant la parole, dit :

J'étais venu jusqu'ici, mon fils, dans l'espoir de vous y trouver seul. La nouvelle m'est venue que les troupes alliées s'approchent déjà de notre cité, votre *Lys blanc* n'est pas de lignée commune ; elle est de la race de Foë. Si votre mère n'avait eu soin de l'emmener au loin vers le Nord quand personne ne connaissait encore son existence, je ne doute pas qu'elle n'eût été amenée au palais impérial et que le soleil céleste (qui brille bien faiblement !) ne l'eût choisie pour Impératrice au lieu de cette malheureuse *Colombe blanche* qui a brisé ses ailes contre les grilles trop solides pour elle et qui y est morte.

Quoiqu'il en soit, le Lys pur et royal est vôtre et il est de votre devoir de la protéger. Allez donc, aussitôt que possible, la conduire vers le Nord lointain, où elle sera à l'abri des envahisseurs.

— Ma biena-imée, répondit Tao, est comme la quintessence de sa noble race psycho-intellectuelle ; qu'une main profane ose seulement toucher le bord de son vêtement, et cette main sera desséchée !



— Ne vous abandonnez pas à ce mysticisme Buddhique, mon fils, il pourrait vous coûter cher ; les fous marchent sans crainte là où les anges n'osent mettre le pied.

— Le soleil céleste, ainsi que vous le dites, ne brille que faiblement, mais le jeune empereur m'a toujours témoigné de la bienveillance et de l'affection ; bien plus, c'est moi qui ai le plus de pouvoir pour le protéger contre les conseils pernicieux de ses flatteurs ou les ambitieux desseins de l'impératrice. Comment pourrai-je donc abandonner mon poste ? précisément à cause de sa faible lumière, il a besoin du secours même de lumières moindres encore.

— Nul n'est tenu de servir l'état pendant les premières douze lunes de sa vie d'époux, ou, si sa femme est enceinte, jusqu'à ce que son enfant soit né ; or, deux mois à peine se sont écoulés depuis le jour où vous avez amené le *Lys blanc* de Foë à votre palais.

— Le danger ne peut être immédiat. Mais je vous remercie, mon oncle très honoré, pour votre conseil ; je le prendrai en grande considération.

Tchéou se leva et quitta la chambre d'un pas lent et grave. A peine la porte était-elle refermée derrière lui qu'une belle femme âgée d'environ seize ans arriva des appartements intérieurs. A sa vue, Tao se leva et allant à sa rencontre, la serra dans ses bras et la baisa tendrement ; puis l'éloignant un peu de lui il la contempla, et l'expression quelque peu sévère de son visage se fondit en tendresse.

— Qu'il est beau, mon Lys blanc, dit-il d'une voix douce comme une caresse ! Ses grands yeux cerclés de bistre sont comme les yeux de la colombe ; l'âme se lit à travers leur pureté ; sa bouche gracieusement arquée ressemble à la fleur carminée de l'iris ; ses dents sont du plus bel ivoire ; son abondante chevelure est souple et douce comme la soie la plus fine, noire comme l'aile du corbeau ; sa forme est gracieuse comme le saule. Il est parfaitement beau, mon Lys, qui pourrait lui être comparé ? Et ses vertus sont comme le parfum doux et rare des fleurs, des baumes et des aromates.



Posant légèrement la main sur le bras de son époux, elle répondit : « Venez mon bien aimé ; sortons sur la terrasse au-dessus du lac ; je voudrais vous parler à la clarté des étoiles.

— Allons, la nuit est claire, mais voyez d'abord quel présent j'apporte aujourd'hui à ma bien aimée.

Avec un empressement enfantin elle déplia le paquet qu'il lui désignait, pour en sortir un magnifique manteau de zibeline brun foncé, doublé du plus riche satin, garni d'agrafes d'or richement ciselées et serties de superbes saphirs.

Jeant ses bras autour du cou de Tao avec un cri de joie : Je n'ai jamais vu, dit-elle, de manteau de zibeline aussi beau ; ses quatre agrafes n'ont pas de prix !

— Peut-être avez-vous raison, mon *Lis blanc* ; je ne doute pas qu'il ne se trouve bien des pierres supérieures à celles-ci en taille et en beauté, mais ces agrafes sont certainement fort anciennes. Je les ai achetées d'une pauvre veuve qui m'a assuré que c'étaient des bijoux de la famille de son mari, bijoux non seulement anciens mais possédant en outre des vertus spéciales qui n'apparaissent, toutefois, qu'autant que celui qui les porte est capable de répondre à leurs qualités. J'en ai donné quatre fois le prix qu'elle m'en demandait, me disant : s'il est quelqu'un sur terre capable de faire ressortir, par correspondance, la vertu de ces bijoux, c'est bien mon *Lis blanc de Foë*.

Enveloppant alors ses formes sveltes dans les plis du riche manteau de zibeline qu'il agrafa autour de sa belle gorge, il l'entraîna sur la terrasse au-dessus du lac.

— Tao, dit-elle, la main droite dans celle de son époux tandis que sa gauche caressait les précieux bijoux, en votre absence, durant mon repos de midi, j'ai eu un rêve, une vision, peut-être.

— Dites-moi tout, mon amour.

— Je me voyais reposant et voilà que pendant mon sommeil il se forma au-dessus de moi un petit nuage rouge sombre qui descendit, descendit, puis m'environna ; con-



tinuant à s'abaisser il parut disparaître en terre, mais après son passage, quand j'en fus sortie je me vis divisée. Mon corps était étendu sur le sol, tout blanc et immobile, tandis qu'une autre partie de moi-même, mon âme, peut-être, se reposait en sommeil conscient, bien loin de là, tout au-dessus, dans un endroit tout rose, adouci par des brumes argentées, comme l'horizon après le coucher du soleil, au soir d'un jour brûlant.

Tao ne fit aucune réponse, mais prenant dans la sienne la main fine du Lys blanc il en caressait en silence les doigts délicats et son visage devint plus sévère et plus grave.

— Ma bien-aimée, dit-il, enfin, peut-être votre vision est-elle l'avertissement d'un danger sérieux. Et pourquoi vous cacherais-je quoi que ce soit ? Les missionnaires ont, selon leur coutume, fomenté des discordes entre nous et les puissances occidentales ; celles-ci nous attaquent ; en ce moment même, leurs armées nous approchent.

Nous allons être obligés, ma bien-aimée, de nous séparer pour un peu de temps, car la Cité impériale pourrait n'être plus pour vous un lieu de sûreté ; il faut que vous retourniez vers le Nord lointain, tandis que je suis obligé de demeurer ici où ma présence est nécessaire. J'y ai bien réfléchi, je ne puis abandonner l'empereur au milieu de ceux qui pour la satisfaction de leurs intérêts personnels ou de leur folle ambition peuvent le conduire aux pires catastrophes.

— Le devoir est le devoir, répondit-elle doucement, et elle ajouta :

Sous la dynastie de *Thang*, (1) le mari avait droit de vie et de mort dans sa maison, mais il n'avait pas le droit de se

(1) C'est la 13e dynastie chinoise ; elle commence en 618 de notre ère et va jusqu'en 908. Elle correspond, à ses débuts surtout, à l'une des époques les plus brillantes de l'empire chinois ; les turcs repoussés, les traditions anciennes solennellement rétablies, quantité d'ordonnances restaurent dans l'empire un ordre et une prospérité exceptionnelles à tous les points de vue, économique, intellectuel, moral et religieux. Taï-Tsoung, fondateur de cette dynastie est resté célèbre comme l'un des plus grands princes qui aient régné en Chine (618 à 673).



séparer de la femme qui était unie avec lui. — S'il en est ainsi, ma bien-aimée, je dois nécessairement vous accompagner : ne me fussiez pas aussi précieuse que la prunelle de mes yeux, je devrais au moins me souvenir qu'en vous j'ai à protéger la dernière descendante de la race de Foë ; plusieurs initiés le savent : Vous êtes celle en qui peuvent être concentrés les rayons des forces plus éthérées, celle dans la lumière de qui la terre devient visible aux Intelligences les plus pures et les plus raréfiées.

— Je n'ai aucune crainte, répondit-elle doucement, si ce n'est celle d'une séparation volontaire. Si nous ne nous divisons pas nous-mêmes, nul ne peut nous séparer ; c'est dans notre dualité d'être qu'est le gage de victoire finale sur la désintégration.

Puis ils restèrent en silence, admirant les milliers d'étoiles qui illuminaient la nuit dans la profondeur infinie de l'éther, et se reflétaient devant eux sur les eaux paisibles du lac ; ce ne fut que lorsque la lune décroissante se levait à l'horizon pour annoncer l'heure de minuit, qu'ils rentrèrent au palais.

A ce moment, sur la petite table ronde qui se trouvait à ma portée, moi Amen, j'entendis frapper sept coups faibles, mais fort distincts, et je devinai que chacun d'eux marquait un jour écoulé dans les événements de ma vision ; puis, après avoir essayé vainement d'atteindre ma boisson rafraîchissante ou d'éveiller mon serviteur endormi, je perdis de nouveau connaissance et je me retrouvai dans le palais de Tao.

Le soir est venu ; enveloppée dans son manteau de zibeline, le *Lys blanc* de Foë se tient debout sur le balcon du lac et regarde, aux rayons de la lune l'avenue qui conduit au palais. Elle attend le retour de Tao parti depuis trois jours pour aller conduire sa mère vers le Nord ; un repas est préparé qu'ils vont prendre en tête à tête ; jamais les étoiles n'ont éclairé forme plus belle que celle de cette fille de la terre qui se tient là dans l'attente, illuminée par l'amour et l'es-



poir : sa brillante chevelure noire est fixée par des épingles d'or aux têtes de perles blanches ; ses fines oreilles, roses comme les coquilles nacrées de la mer, sont ornées de deux autres perles précieuses ; ses mains délicates appuyées sur le balcon sont rehaussées de bagues magnifiques, et les fines attaches de ses beaux bras, sont entourées d'un bracelet d'or garni de saphirs. Sur sa robe de fine soie blanche, le manteau entr'ouvert laisse voir sa doublure toute brodée du haut en bas de lis de soie blanche aux pétales en saillie, aux tiges garnies de perles. Ses souliers de satin bleu foncé brodés de blanc, cachent à peine ses jolis petits pieds, respectés dans toute la beauté de leur forme, selon la coutume commune aux femmes de la noblesse et du peuple. Deux éventails d'ivoire et de soie peinte ornent la balustrade où elle s'appuie.

Un bruit se fait entendre vers la porte d'entrée de la salle ; le Lys blanc quittant le balcon, se précipite joyeuse et légère comme une jeune hirondelle, ouvre la porte, et..... au lieu des yeux tendres et graves de son cher Tao, rencontre le regard brutal d'un soldat aviné ! Elle essaye en vain de se renfermer vivement ; l'homme a déjà glissé, pour l'en empêcher, le sabre qui sonne à son côté, et suivi de deux camarades, forçant avec eux l'entrée, il fait invasion dans la salle.

— Inutile de crier, ma belle, dit-il en un langage grossier, nous occupons l'enceinte du Hwang-Tching et les gardiens de vos portes sont pour longtemps en silence ; vous pourrez bientôt les voir flotter sur votre lac. Quant à votre mari, qui est, nous le savons, l'un des plus dangereux conseillers de l'empereur, sa tête est mise à prix ! Dites-nous seulement où votre trésor est caché ; si non ce sera tant pis pour vous aussi.

Pour un moment le sang abandonne le visage du pauvre *Lys blanc*, refluant vers son cœur, laissant ses lèvres toutes blanches, et chancelante elle s'appuie contre le mur ; mais ce ne fut que pour un moment ; reprenant bientôt tout son courage, elle dit d'une voix basse, mais calme :

— Tao n'est pas rentré et je ne connais pas ici de trésor caché.



— Ce n'est pas là une histoire que vous nous ferez accroire, ma jolie fille, dit le soudard en un rire sardonique ; vous savez aussi bien le lieu où est votre trésor que celui où se cache Tao, dans votre palais. Les Chinoises savent toujours dissimuler leur or.

C'était un allemand qui parlait ainsi dans un chinois barbare ; son camarade, un cosaque russe de taille herculéenne, s'avance d'un pas.

— Je ne sais rien, dit-il, du jargon de ces coiffures à queues, mais je sais bien comment m'arranger avec un échantillon de l'espèce féminine, comme est cette petite pièce de porcelaine en coquille d'œuf.

Et il s'avance vers le Lys blanc les bras étendus. Soufflant sur le pur visage les exhalaisons ignobles de son haleine avinée !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Une heure après, les rayons de la lune éclairent le balcon du lac et la chambre où le Lys blanc guettait le retour de Tao. Sa forme gît maintenant sur le parquet, dénudée, meurtrie, violée, blanche, froide, dans l'immobilité de la mort !

— Les deux allemands ont tout saccagé dans la pièce ; leurs poches sont remplies de bijoux et de bibelots rares ; ils ont pris le manteau de zibeline.

Le Russe est debout, les yeux baissés sur sa victime. « La petite femme à queue de cochon a un courage du diable, s'écrie-t-il ; elle s'est défendue comme une tigresse ; mais elle n'a pas jeté un seul cri !

— Tu n'es qu'une horrible brute lui réplique un de ses camarades ; mais ce qui est fait est fait et, ma foi, tout est permis en guerre comme en amour !

— Et ma part de butin ?

— C'est bon, tu n'as rien à dire ; nous partagerons de bonne foi ; mais pas ici ; la vue de ce corps me porte sur les nerfs.

— Soit !

Les voici donc en une chambre basse avec leur butin ;

l'or, les bijoux sont étalés ; on estime les ornements précieux, lorsqu'entre un soldat français : Et ma part ? réclame-t-il ? C'est moi qui vous ai débarrassés de la sentinelle, et qui vous ai amenés à ce palais ; il faut vous en souvenir.

— Entendu, camarade ; que préfères-tu ?

— Ceci d'abord, dit-il en ramassant par terre le manteau de zibeline ; je n'ai jamais vu son pareil; tout justement mon capitaine, le Vicomte de *** m'a demandé hier de lui trouver un manteau de fourrure pour quelque belle dame de sa connaissance sans doute ; il y tenait beaucoup, d'après une lettre qu'il venait de recevoir ; j'en tirerai un bon prix.

Quel dommage seulement, ajoute-t-il en l'examinant, que la doublure soit tachée.

... Oh mais ; c'est du sang !

— Oui répond bestialement le cosaque, nous avons lutté ensemble, et juste quand la petite queue de cochon est tombée, j'ai vu que sa lèvre saignait ; mais ce n'est rien à enlever par le lavage ; et puis après tout, la belle qui l'aura n'en sera que plus contente ; du sang, c'est romanesque !

En ce moment un officier italien entre au milieu d'eux, suivi d'autres soldats.

Ne vous souvenez-vous pas, s'écrie-t-il que vous n'avez droit de rien emporter ? Vous serez convenablement récompensés de votre bravoure, mais le butin ne vous appartient pas. Qu'on l'envoie d'abord aux maisons des religieux ; vous en aurez votre part dans la suite.

Et maintenant, chacun à son poste ; qu'on entoure le palais et que des sentinelles soient postées à chaque côté.

Deux hommes, pour emporter tout de suite tout cela au couvent de — ; quant au manteau, je m'en charge.

Et, s'adressant à un sous-officier :

Pour le moment que Tao soit libre et qu'on ne l'inquiète pas ; si sa femme est tuée comme on le dit, qu'il emporte le corps, et qu'il n'ait pas même à se soupçonner prisonnier ; nous comptons que son influence peut nous servir encore



auprès de l'empereur. Faites arrêter les soldats qui ont massacré les sentinelles et pillé le palais.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est une heure après minuit.

Tao rentre enfin, au sortir du conseil tenu par le jeune empereur et l'impératrice. Il se précipite dans le large escalier ; il arrive à la chambre où huit jours plus tôt il revêtait son cher Lys blanc du manteau de zibeline : Me voici enfin, ma bien-aimée, ma blanche fleur ! s'écrie-t-il dès le seuil de l'appartement.

Mais sa voix résonne dans le silence et d'un coup d'œil il a mesuré toute l'horreur du malheur qui le frappe.

Il se précipite sur la forme svelte et froide à présent ; l'enveloppe d'une couverture de soie rose oubliée sur la couchette où il l'étend avec tendresse, avec vénération ; il baise les lèvres encore sanglantes, il caresse ces doigts délicats et lacérés par les efforts des pillards avides des bagues. — Le corps est encore souple ; une lueur d'espoir envahit tout son être ; peut-être un reste de vie s'attarde-t-il encore dans la forme chérie. Il essaye de la raviver ; l'entourant dans ses bras, il veut lui communiquer un peu de sa propre vitalité ; il couvre de baisers le large front, il presse sur son cœur le corps refroidi de la bien-aimée, mais le rêve terrible lui revient en mémoire ; le nuage rouge a passé, la séparation est accomplie pour la descendante de Foë !

Tao songeait à ensevelir les restes de sa bien-aimée avec les plus grands honneurs, à la conduire en grande pompe à la tombe de ses ancêtres, à lui-même, érigée dans l'un des grands temples de la cité impériale, lorsque Tchéou vint lui dire :

Prenez avec vous la dépouille mortelle de votre bien-aimée et portez la vers le nord lointain dans le temple où ses ayeux reposent ; la puissance protectrice de l'Invisible y est plus forte qu'en cette citée souillée.

Les soldats qui l'avaient déshonorée et fait périr furent chatiés comme d'un crime politique.



Le corps de la victime fut transféré en grande pompe, en cérémonie solennelle dans le temple élevé par Foë, où reposait la lignée séculaire de ses descendants.

Ici je fus réveillé par la voix de mon serviteur. Prenez ceci, Sidi, me disait-il, en me présentant la potion accoutumée ; l'heure en est déjà passée, mais, j'ai craint de vous déranger plus tôt.

Puis faible, prêt à m'évanouir, je retombai sur mon oreiller parfumé et perdant la conscience de toutes choses d'ici-bas, je revis le Lis blanc de Foë reposant dans le lieu qu'elle avait vu en songe, dans l'atmosphère rosée comme le coucher d'un soleil brillant. Sa beauté surpassait celle de toutes les filles de la terre, le séjour où elle reposait était ombragé des ailes d'êtres qui la soutenaient et la protégeaient. Je vis son beau visage inondé de joie ; bientôt après j'aperçus Tao s'approchant dans une avenue ombragée par les êtres ailés, porté par une forme qui ressemblait à la sienne propre et il s'endormit d'un sommeil profond aux côtés de son *Lis blanc*, leurs mains entrelacées. J'entendis alors ces paroles sans bruit :

Ceux qui, en dualité d'être, dorment dans le séjour des âmes, peuvent encore, même de ce lieu, exercer quelque puissance sur terre.

. . .

Mais tout à coup, saisi d'un tremblement nerveux qui secouait tout mon être, je m'écriai : « Ne me laissez pas dans le lieu de repos des âmes ; faites-moi bien vite revenir à la terre ! Et, à ce qu'il me sembla je me retrouvai aussitôt au nord du vaste empire oriental qui compte quatre cents millions d'habitants.

Puis je vis le Temps lancer sept fois sa faux et je compris qu'il allait me dévoiler l'avenir.

Il me sembla que je m'éveillais à l'ombre d'un grand mur, barrière prodigieuse des âges du passé et je me trouvai au cœur d'une forêt. Une quantité de martes zibelines au corps allongé, aux pattes courtes, à la riche fourrure, s'y trouvaient





rassemblées ; il était évident qu'elles ne se doutaient pas de ma présence au milieu d'elles ; j'ai su depuis pourquoi ; quand je m'étais trouvé dans le lieu de repos des âmes j'étais, paraît-il, tombé en syncope sur mon lit, de sorte que c'était mon corps nerveux seul qui se trouvait au milieu des martes zibelines.

Il paraissait clair que ces jolis petits animaux s'étaient rassemblés pour quelque affaire d'importance ; tandis qu'ils s'entretenaient, ils remuaient vivement la queue et leurs petits yeux brillaient d'une flamme extraordinaire. Malheureusement je n'étais pas doué comme le feu Roi Salomon qui connaissait le langage des oiseaux et de quantité d'autres animaux. Mon soulagement fut donc grand lorsque je vis deux corbeaux se percher sur la branche d'un arbre tout proche ; eux du moins pouvaient parler d'une façon intelligible.

Que font demanda l'un d'eux, ces petits êtres à belle fourrure pour s'être rassemblés en si grand nombre ?

— Ils ont, répondit l'autre, célébré les rites des ancêtres, et maintenant ils tiennent conseil sur le meilleur moyen de se préserver de l'extermination dont ils sont menacés, eux et leurs parents, visons, putois, furets, zorilles, loutres ou gracieuse hermine, car tous sont pourchassés sans merci pour leur fourrure ; Dans ce pays surtout nul n'est plus poursuivi que la marte zibeline.

— Ne peut-on leur offrir quelque conseil ? demanda l'autre corbeau.

— Aucun, que je sache, répliqua son camarade : à l'exception du zorille qui, poursuivi, projette un liquide fétide d'une horrible puanteur, tous ces petits animaux sont sans défense et, de par la loi *de civilisation*, tout être vivant précieux et sans défense est voué à l'extermination. Tant que les dames de l'espèce humaine se plairont à se revêtir des peaux de ces animaux et paieront pour les avoir des prix aussi élevés, il faudra que les pauvres petits, hermines ou martes périssent par milliers. Songez combien de



queues sont nécessaires, pour border un manteau ! on frissonne à y penser seulement quand on s'imagine être zibeline !

A ce moment le bruit de gens qui s'approchaient mit la terreur parmi les petits animaux aux yeux brillants qui s'enfuirent précipitamment dans toutes les directions, et je vis peu après s'avancer une foule d'hommes et de femmes dont les costumes riches et élégants témoignaient le haut rang.

— Qui sont ces gens là et où vont-ils demanda le premier corbeau.

— Ce sont, répondit son camarade, de hauts personnages qui vont chaque année au temple voisin pour célébrer le rite des ancêtres en mémoire du *Lis blanc* de Foë, et de Tao son mari, massacrés tous deux à Pékin, il y a sept ans.

— Je n'ai jamais été témoin de pareille cérémonie.

— Venez donc, c'est fort intéressant, c'est un spectacle digne d'être vu.

Je suivis ce vol des deux oiseaux et je me trouvai devant le grand temple.

Il était construit sur le flanc d'une colline ; l'entrée était ouverte dans un mur de granit poli ; elle était arrondie en forme de fer à cheval et précédée d'une tribune en granit. L'intérieur me rappela le palais du malheureux Tao ; les murs finement polis étaient décorés de panneaux richement peints, relevés de dorures et ornés d'inscriptions en caractères chinois symboliques.

Dans une salle intérieure splendide, adossé au mur, s'élevait un autel en bois richement sculpté, et sur cet autel, au pied d'une longue ligne de tablettes enchassées dans le mur, se trouvaient celles qui portaient les deux noms de Tao et du Lis blanc de Foë. Des lumières brûlaient devant ces tablettes et d'un encensoir d'or s'élevait le parfum d'un rare encens. En avant de l'autel, une grande table carrée en bois verni, entourée de nombreux sièges, portait le registre de la famille avec quelques livres de rituel. Par groupes de parentés des diverses branches, ceux qui allaient assister à l'ancien rite consacré par le temps entraient dans cette

pièce, les uns pour prendre place autour de la table carrée, les autres rangés debout devant l'autel.

— Ils étaient tous revêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Au son d'une musique douce et peu bruyante, Tchéou entra avec les parents les plus proches du *Lis blanc*, suivis de leurs femmes et de ceux de leurs fils qui avaient atteint l'âge viril.

Ils racontèrent très solennellement, l'histoire pathétique de Tao et de sa femme faisant appel à ceux qui protègent les trépassés pour recommander ceux-ci à leur garde spéciale : Le lis blanc tragiquement massacré ; Tao exécuté ensuite pour avoir refusé de se servir de son influence sur l'empereur contre les intérêts de sa patrie. Leur mort violente à tous deux n'avait point permis la conservation de leurs corps nerveux ; ils avaient été enlevés immédiatement à la région du repos des âmes, endurant ainsi une double perte.

Puis les jeunes acolytes apportèrent des offrandes de riz, de blé et de vin, que les femmes de la plus proche parenté reçurent pour les présenter à leurs maris et ceux-ci élevèrent ces offrandes une à une au-dessus de leurs têtes puis les placèrent sur l'autel.

Il fut alors procédé aux évocations et aux invocations dont la puissance répondit aux facultés des opérateurs. Les offrandes de grain et de vin furent ensuite distribuées à l'assistance après avoir été consacrées et elles furent bues et mangées par les assistants en gage de communion, avec l'intention du principal évocateur.

Dès que ce repas simple et solennel fut achevé, Tchéou s'assit devant la table carrée, ouvrit le livre de famille et y lut l'histoire de l'un des descendants de Foë, et des ancêtres immédiats du *Lis blanc*, histoire où était longuement montrée sa puissance sur les vivants et sur ceux qui avaient quitté la terre.

Tandis que les assistants disposés autour de la table écoutaient émus et attentifs, le récit des prodiges et des merveilles qu'il avait accomplis, le principal évocateur disait à voix basse : C'est lui (Vof Ioni), que j'ai évoqué pour qu'il vienne





venger la profanation de la première des passives, dernier rejeton de sa race.

En face de l'évocateur qui parlait ainsi, était assise la fille aînée de Tchéou, nouvellement mariée depuis une lune et sa main était dans la main de son mari, fils du ministre de l'agriculture; elle ne tarda pas à lui dire tout bas : « au-dessus des tablettes des ancêtres est la forme d'un homme d'un beau visage, au maintien noble et majestueux et derrière lui je vois comme sur une ligne inclinée vers le Sud-Est une nombreuse compagnie qui monte vers les cieux. »

Son mari répéta ces paroles à l'évocateur qui dit :

Tout va bien ! Durant sept cycles solaires et une fois par chaque cycle lunaire, je suis venu ici pour évoquer Vof-Ioni, mais toujours en vain jusqu'aujourd'hui, septième anniversaire de la profanation et de la mort du *Lis blanc*. Des êtres moins grands étaient venus à mon appel, mais jamais il n'était venu le grand occultiste dont la puissance s'est étendue sur les vivants et les morts !

Demandez à votre bien aimée si elle veut bien servir d'intermédiaire entre lui et moi. Dès que la jeune mariée eût consenti, elle s'endormit et, dans son sommeil, elle étendit la main gauche ; dans la direction qu'elle indiquait, en regardant attentivement, moi aussi je distinguai la forme majestueuse d'un être éclatant de dignité et d'intelligence ; son aura du violet le plus foncé et remplie d'atomes d'une splendeur prismatique s'annonçait non seulement comme une aura protectrice de puissance, mais même comme la plus précieuse et la plus rare de toutes, l'aura de sustentation.

Le rayon violet tacheté des feux du prisme s'élargissait en arrière, c'est-à-dire vers le Sud-Ouest d'où il était venu. Immédiatement à la suite du grand descendant de Foë qui avait puissance également sur l'état physique et sur l'état nerveux des vivants, on voyait dans le rayonnement violet, Tao qui conduisait par la main le *Lis blanc*, ils étaient suivis d'une longue suite de groupes de deux d'abord, puis de



quatre, et ainsi de suite jusqu'à douze fois douze, et après ceux-ci on percevait encore une multitude innombrable.

Tandis que la jeune médiatrice décrivait ainsi avec clarté et simplicité tout ce qu'elle voyait, l'évocateur demanda : Dites à Vof-Ioni : Qui sont tous ceux qui vous suivent ?

— Voici, dit-elle, ce que répond Vof-Ioni.

Ce sont ceux qui, par amour de la lumière divine qui était en eux ont osé manifester, selon la splendeur de leur raison et les profondeurs de leur intelligence, la Sagesse et la Charité, dont la partie la plus élevée est la Justice ; ils ont marché librement vers le temple de la Vérité.

Ceux qui nous suivent en ordre comme Tao et le Lys blanc, la main dans la main, sont deux en un ; chacun d'eux supplée ce qui manque à l'autre ; ce sont les plus capables d'établir l'équilibre. Pour ceux qui suivent par groupes de quatre, de douze, de vingt-quatre, et ainsi de suite, jusqu'à cent-quarante-quatre, ils appartiennent aux ordres hiérarchiques. La foule qui les suit comprend ceux qui ont souffert la persécution jusqu'à la désintégration : poursuivis par l'hostile, ils n'ont trouvé aucun lieu de repos sur la terre où ils représentaient le temple et le sanctuaire de la Divinité incarnée. Chacun d'eux est entouré d'un voile de brume cramoisie qui enveloppe leurs auras carmin ; c'est le signe qui rappelle qu'ils ont souffert jusqu'à verser leur sang pour que la lumière divine qui est en eux puisse être manifestée en sincérité par la Science et la Vérité ; c'est le gage de leur immortalité sur la terre au jour de la restitution.

En même temps que moi, Amen, j'écoutais ces paroles avec le plus grand intérêt, je vis que l'ombre d'une grande croix s'étendait depuis Vof-Ioni jusqu'au plus éloigné de la multitude qui le suivait. Etonné, je cherchais attentivement d'ou venait cette brume cramoisie grâce à laquelle l'ombre seulement de la croix pesait sur eux, au lieu de la croix même, et je finis par apercevoir entre eux et cette croix un homme vêtu de blanc.

Sa figure plus belle que celle des enfants des hommes

était extrêmement douloureuse et les empreintes de ses pieds étaient marquées de sang. Autour de lui, semblable à une auréole, rayonnait une étoile allongée à six pointes, au milieu de laquelle était inscrit un carré et au dedans de ce carré, celui dont le visage était douloureux. Chacune des six pointes étaient teinte de sang et de ce sang s'étendaient les brumes cramoisies qui ombrageaient tous ceux qui y cherchaient refuge.

Tchéou proclama que le rite était terminé et tous sortirent de la salle par l'entrée en demi-lune laissant seulement ensemble l'évocateur, les nouveaux époux, avec les deux plus proches parents de Tao et leurs femmes ; mais un voile violet les recouvrit et moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, je ne sais ce qui survint ensuite. Tout ce que je sais, c'est que les premiers rayons du soleil levant vinrent éclairer les fenêtres circulaires avant qu'ils ne sortissent à leur tour, et que le jeune homme emporta sa femme dans ses bras, toute blanche, évanouie !

*
* *

Tandis que ce dernier groupe sortait du temple antique, je me trouvais subitement transporté vers l'Ouest comme sur un nuage carmin et violet, et avant que je puisse me rendre compte de l'étrangeté de mon voyage aérien, je me trouvais au-dessus de la ville de Rome, puis presque aussitôt descendu sur la colline Esquilina près de la porte corinthienne de marbre blanc que surmonte une statue de bronze de la Vierge Mère.

On était au matin du jour de Pâques ; toutes les cloches des trois cent soixante-six églises ou chapelles de l'ancienne cité impériale appelaient les fidèles à la Messe. Tandis que je regardais la foule entrer dans la Basilique de Santa Maria Maggiore, mon attention fut attirée par l'arrivée d'un coupé simple mais attelé d'une splendide paire de chevaux pur sang. Rapidement le valet de pied descendit, ouvrit la portière, et je vis descendre du coupé une belle Italienne dont la robe de cachemire foncé était presque entièrement cachée sous un splendide manteau de marte zibeline. Je le reconnus aussitôt pour celui dont j'avais vu *Tao* envelopper le *Lis blanc*, là-bas au loin, dans le palais oriental.



Quelle est cette dame, demandai-je à l'un des flâneurs qui encombraient les marches.

— C'est, me répondit-il, la jeune femme du Général Comte Salvoni d. *** — ; il y a quelques mois seulement qu'elle est mariée ; sa toilette fait l'admiration de tous les journaux mondains.

— Et pourquoi celà ?

— C'est à cause de son origine. Tout le devant de la robe nuptiale de satin blanc est composé de lis brodés dont chaque pétale est détaché, et dont les étamines sont autant de perles ; or ce devant brodé, les épingles à tête de perles qui attachaient son voile, et le magnifique manteau de zibeline, tout cela vient, dit-on, de Pékin et l'on assure que le Commandant, à présent Général Salvoni d. *** — a aider au pillage du palais d'où proviennent ces merveilles. Il est revenu il y a quelques mois de l'Afrique, blessé, mais couvert de gloire et comblé d'honneurs, et il a réussi depuis à obtenir la main d'une belle et noble jeune fille qui faisait alors son entrée dans le monde ; c'est la majestueuse dame que vous venez de voir entrer dans l'Eglise, faisant grand étalage de sa piété.

Suivant la belle Comtesse, j'entrai moi aussi dans l'Eglise où la foule était compacte, et, dans l'un des prêtres, qui officiaient au maître autel, je reconnus tout de suite le Révérend Père à qui j'avais entendu faire le rapport sur les affaires de Chine.

Rang par rang, les fidèles avaient à s'approcher du chœur pour revenir ensuite à leur place. Ce fut bientôt le tour de la jeune Comtesse, quittant son prie-Dieu de vieux chêne, garni de velours, elle s'approcha, mais quand elle fut près de la balustrade, un vif éclair illumina tout à coup d'une lumière sans égale toutes les magnificences de la basilique et le roulement bas et profond du tonnerre qui suivit, ébranla l'édifice jusque dans ses fondements. Et quand l'officiant déposa l'hostie entre les lèvres entr'ouvertes de la jeune femme, on vit un singulier prodige ! Le calice sur l'autel, fut soulevé comme par un éclair de couleur bleue et



quelques gouttes de son contenu vinrent tomber sur la doublure du manteau de zibeline, à l'endroit même où se voyait encore la tache du sang perdu par le Lis blanc, en sa lutte suprême. Puis soudain, le manteau tout entier fut couvert de sang ; un nouveau roulement formidable de tonnerre ébranla l'édifice, et quand le prêtre put ressaisir le calice et le replacer sur l'autel, le ciel se couvrit des plus sombres nuages.

Effrayée, la jeune Comtesse, abandonnant au plus vite sur les marches du chœur son manteau dégrafé en toute hâte, sortit en chancelant de l'Eglise, et se précipitant dans son coupé se fit ramener rapidement à sa demeure princière.

Alors, moi, Amen, je fus témoin d'un spectacle fort étrange : le sang du manteau de zibeline se mit à couler d'une façon continue ; puis je vis la peau de chaque petite marte se séparant décousue de l'ensemble, redevenir l'animal lui-même semblable à ses ancêtres que j'avais vus rassemblés dans la forêt près du grand mur, et de chaque poil de ces petits êtres le sang jaillissait marquant les battements de son cœur.

Ensuite chacun d'eux grandissant devenait un manteau composé de quantité de peaux qui se séparaient à leur tour pour reprendre la forme animale et vivante. Et tous ces petits animaux ensanglantés envahissaient la basilique, montant sur les sièges, la chaire et les autels, sautant de l'un à l'autre, grimpant après la croix et les cierges, jusqu'à la lampe qui brillait d'une lumière cramoisie devant le sanctuaire et qu'ils renversèrent.

Et la marée de sang qui s'échappait du manteau laissé sur les marches montait, montait toujours aux pieds du Christ crucifié qui dominait l'autel. Elle inondait les maisons religieuses, elle emplissait de ses flots rutilants leurs trésoreries secrètes, et il me semblait que de la cité impériale, elle se répandait jusque sur le monde tout entier, couvrant tout, noyant tout, tandis que des nuages épais et noirs balayés par le vent, transportaient de tous côtés les zibelines sanglantes.



Tremblant de tous mes membres, la gorge serrée, je ne pouvais même parler dans mon effroi ; le comble de la terreur me rendit un instant la voix : « Oh ! m'écriai-je, le sang de millions d'êtres humains se mêle au sang versé du Lis blanc de Foë, et tout s'enfonce sous ses flots ; les lumières sont éteintes ; la voix des cloches est étouffée ; le dôme, la croix, la basilique elle-même vont disparaître, et voyez, voyez !...

Les cardinaux, enveloppés dans leur robe rouge, flottaient sur la mer écarlate comme en un gouffre autour du dôme qui dépassait encore !

Puis, je vis apparaître à l'Orient un homme vénérable, vêtu de blanc ; debout au pied de la grande croix, il exorcisait la marée montante, et voilà que ce n'était plus l'homme vêtu de blanc que j'apercevais ni le dôme qui le portait, ni la croix où il s'appuyait ; c'était maintenant Celui que j'avais vu dans le temple Confucien, soutenir le poids de la lourde croix pour qu'elle ne tombât point sur les enfants de la Terre qui sont les siens ! Seulement au lieu de la croix, je voyais autour de lui quatre splendeurs, qui, à l'Est, à l'Ouest, au Nord et au Sud, illuminaient la mer de sang.

Entr'elles, dans l'étoile à six pointes, au centre du carré qu'elle enferme, *Il* se tenait debout ; la tristesse empreinte sur son beau visage, les pieds marqués de sang et jetant sur les flots un regard plein de tendresse et de compassion, il murmura :

« Je me suis affligé dans toutes vos douleurs et dans AILE je vous secourrai ! »

Tandis qu'il parlait ainsi, lentement une gloire de lumière surgit à travers l'ombre semblable à l'aube qui dissipe les ténèbres de la nuit, et la mer cramoisie apparut comme une mer de cristal aux reflets couleur de saphir et de topaze rose, et sur les flots reparurent dans leur ordre hiérarchique tous ceux que Vof-Ioni avait évoqués dans le temple oriental ; il y en avait un nombre infini, de toutes les nations, de tous les peuples et de tous les langages. Et de leurs mains étendues,



ils aidaient leurs semblables à s'arracher aux flots dont la marée baissait maintenant avec rapidité, forcée de rendre sa proie humaine.

Et au-dessus de la multitude rendue à la vie et à la lumière, s'étendait l'aura glorieuse et radieuse de l'*Homme des douleurs*, tandis qu'une lueur dorée se posait sur le *Lis blanc de Foē*.

* * *

Quant à moi, Amen Ben Azert, Ben Ma, Ben Ra, je fondais en larmes de joie ; cette vision m'accablait !

A ce moment je m'entendis appeler, je sentis qu'on essuyait mes larmes ; j'ouvris les yeux et je me trouvai en face de mon bon ami Ben Aïshe. — Eveillez-vous me disait-il, vous avez eu cette nuit des rêves fort troublés ; vous nous disiez une foule de choses étranges autant que confuses.

— Oui, lui dis-je, après avoir trempé mes lèvres avec empressement dans le lait frais qu'il en avait approché ; je suis fort las ; j'ai fait en tout ce temps d'énormes voyages ; depuis l'*Unter Linden* jusqu'en Chine, et de la Chine à Rome !

— Vous avez eu des hallucinations ; vous avez beaucoup rêvé, reprit Ben Aïshe en tenant mes mains tremblantes et enfiévrées dans les siennes que je trouvais fraîches et fortes ; vous comprenez bien que vous n'avez été ni à *Unter Linden*, ni dans le grand Empire du merveilleux aux souvenirs préhistoriques, ni dans la cité des sept collines ; je n'ai cessé de vous veiller toute la nuit ici même où vous vous réveillez maintenant, en votre propre lit, en votre demeure même, sur les pentes de l'Atlas.

Je restai pensif un instant et je répliquai : — Ne peut-il pas arriver pendant notre sommeil que quelque degré plus raréfié de notre être reste animé et voyage ? N'est-ce pas Schiller qui a dit : « Les songes nous viennent de Dieu et « les voyants du passé lointain dormaient les yeux ouverts ». N'est-il donc pas possible que j'aie assisté à quelque scène du passé et perçu ensuite d'une vue prophétique ce qui doit être un jour ?

« Nullement, répondit Ben Aïshe ; c'est pure *Fantasmagorie* !

FIN

QUATRIÈME PARTIE

# QUESTIONS

*Comment se fait-il que l'occultisme offre plusieurs sortes d'écoles et que dans chacune d'elles on se réfère à l'enseignement de Maitres qui, cependant, à ce que l'on affirme, ont donné des preuves de leur supériorité ? — Comment ces Maitres ne voient-ils pas les mêmes vérités, ou comment en enseignent-ils de différentes ?*

Voilà une question des plus insidieuses qui aurait fait en Judée la joie d'un bon *Pharisien*. On voit avec quelle facilité elle peut nous mener à soulever des dissensions plus ou moins violentes si nous allons nier l'autorité de quelque Maître, ou à infirmer tout l'occultisme en général et notre doctrine cosmique en particulier, si nous admettons toutes les autorités au même titre. Cependant, ne voulant ni éviter aucune difficulté fondamentale, ni éluder aucune responsabilité, nous allons essayer de répondre à ce singulier dilemne ; il est du reste aussi important que facile à résoudre sans faire aucune personnalité, sans diminuer en rien le respect dû à nos maîtres ; le bon sens et la sincérité peuvent y suffire.

Une bien simple allégorie va tout de suite indiquer la réponse:

Quelques braves jeunes gens d'un village fort retiré, élevés jusque là dans l'ignorance de toutes nos sciences, eurent un jour l'occasion de voir chez eux un groupe de savants en excursion dans le cours d'un congrès et de leur voir accomplir différents actes que ces simples trouvèrent merveilleux : annoncer un orage, prédire à la seconde une éclipse qu'ils venaient observer, recevoir une dépêche par le télégraphe sans fil, indiquer un gisement de minerais inconnu jusque-là ; l'un d'eux, même, avait endormi une jeune fille et lui avait fait lire une lettre cachetée, ou l'avait suggestionnée de quelque façon.

Emerveillés de ces puissances prodigieuses pour eux, nos jeunes paysans résolurent d'aller s'instruire à la ville d'où venaient nos savants pour devenir eux-mêmes capables de si belles choses et les enseigner.



Or, il arriva que les circonstances, leurs goûts, leurs aptitudes peut-être, les dispersèrent en divers lieux d'étude, auprès d'autant de maîtres différents.

Lorsqu'aux premières vacances ils se trouvèrent rassemblés au pays, ils ne manquèrent pas de se faire part de ce qu'ils savaient, et leur étonnement fut grand quand ils s'aperçurent que les bases de leurs études étaient aussi différentes que les principes auxquels elles aboutissaient.

A l'un on avait dit que l'homme ne pouvant rien savoir par lui-même recevait toute sa science d'une révélation supérieure, et pour la lui faire connaître on l'avait lancé sur le grec et le latin.

A un autre on enseignait que l'homme ne devant compter que sur ses propres facultés n'avait à son service que l'observation et l'expérience et il étudiait les sciences naturelles.

Par les mêmes motifs, un autre encore avait à suivre la voie des mathématiques et des sciences physiques.

Un quatrième, à qui l'on enseignait que l'homme né du singe devait tout à son progrès et à l'indépendance absolue de ses actes ou de ses pensées, était instruit particulièrement par l'histoire.

Et ainsi de suite, de sorte que nos pauvres étudiants tout désorientés, après avoir discuté de leur mieux entre eux sans aboutir à d'autres résultats que d'ébranler leur propre savoir ou de perdre leur estime réciproque, commençaient à douter de la science, de leurs maîtres et d'eux mêmes.

Le curé de leur village, vieillard plein de science et d'expérience qui s'était réfugié dans cette solitude depuis leur départ, ayant été témoin de leurs disputes, leur dit : Mes enfants, j'ai étudié toutes les sciences qu'on vous a données séparément et je serais comme vous dans l'embarras du doute si je m'étais arrêté à une seule ; leur ensemble, au contraire, m'a prouvé que je savais bien peu de chose et que je ne saurais jamais tout, mais qu'il y avait du moins une vérité unique et suprême dont l'Homme approchera toujours sans jamais l'atteindre. Persévérez donc dans vos études sans vous y isoler jamais, sans jamais cesser de rester unis et de vous éclairer l'un l'autre, et à mesure que vous avancerez vous verrez sortir comme du brouillard la figure de moins en moins confuse de l'Unique Vérité. Et tant que vous n'aurez pas

réussi à en dissiper au moins les premiers voiles, gardez-vous ni de juger vos maîtres, ni de les suivre aveuglement.

Ne sommes-nous pas vis-à-vis de l'occultisme dans la position de ces bons paysans en face du Congrès des savants ? Quand nous avons été certains que le monde invisible était abordable, qu'un monde existait où s'éclaircissent les mystères de la réalité courante, depuis la perception de l'âme jusqu'à celle de quelques principes supérieurs, nous avons cru qu'il suffisait d'être admis sur le seuil pour percevoir aussitôt toute la Lumière, pour éclairer tout l'inconnu.

Mais avançons de quelques pas seulement et voilà qu'aussitôt l'horizon se recule, et plus nous marchons, plus il s'éloigne; à peine avons-nous pénétré sur cette terre nouvelle qu'elle nous apparaît plus énorme, plus gigantesque, plus infinie que le monde de nos réalités sensibles et pourtant nous voudrions qu'en un instant tous les secrets nous en fussent dévoilés ; nous voudrions que tous ses maîtres nous l'exposent d'un même mot, à quelque région qu'ils aient eux-mêmes pénétré ; il faudrait que tout l'incompréhensible nous fût dit de même à tous, avant que nous sachions seulement l'alphabet de toutes les langues qui se parlent en ce Nouvel Univers !

Nous arrivons à la région des forces, à la source des formes matérielles et tout de suite nous voulons que les maîtres nous en donnent l'unique clef, tout comme nous irions demander au physicien et au chimiste, d'emblée, de nous dévoiler la théorie générale de la chimie ou de la physique qui nous serait inconnue. Vous savez s'ils vont nous en donner des théories différentes ; vous savez s'ils vont nous expliquer diversement jusqu'aux détails de leurs sciences; les taxerez-vous pour cela d'ignorance et de mauvaise foi ?

Nous arrivons à la région des principes qui régissent notre monde, à la science des nombres, à celle de la perception directe, et tout de suite nous voulons, quelle que soit notre ignorance, quelles que soient nos aptitudes, que nos maîtres nous disent d'un mot et d'un seul quelle est la clef universelle de ces principes, comment on les reçoit directement. Irions-nous donc demander au philosophe ou au mathématicien de nous dévoiler d'emblée le calcul intégral ou les définitions métaphysiques ? Prétendrons-nous que chacun d'eux les connaisse tous en entier et les dise à



nous tous de la même façon, sans considération aucune de nos degrés de capacité ou de leurs propres sciences ; et s'ils diffèrent dans leurs enseignements, les taxerons-nous de fraude ou d'ignorance ?

Eh bien! qu'est donc le bagage de nos sciences positives auprès de l'immensité et de la profondeur de la science qui s'ouvre avec l'invisible ? Parce que nos Maîtres voient et savent une infinité de choses qui nous sont inaccessibles, nous voulons qu'ils voient et sachent toutes choses, et le Tout du Tout ; qu'ils soient infaillibles !

Ils sont nécessairement distingués par une énorme hiérarchie de savoir et de puissance qui met entre eux, soit par ses degrés, soit par la diversité des connaissances, une variété considérable ; il nous est impossible à nous, pauvres écoliers encore, d'apprécier ces distinctions, de savoir, par conséquent, juger la supériorité relative de nos maîtres.

On peut dire d'ailleurs, sans crainte d'être démenti par aucun d'eux, que, malgré l'immense étendue de leur connaissance ou malgré sa profondeur, ils ont bien plus encore à apprendre qu'ils ne savent. Quelle que soit leur élévation ils ont donc toujours besoin, comme nous, d'apprécier, de juger, de faire des hypothèses sur tout ce que leur science n'a pu encore fixer avec une certitude absolue. Il faut même dire qu'il en sera toujours ainsi ; l'homme a beau reculer les limites de son ignorance, l'horizon de la vérité reste toujours infini.

Il est donc quantité de choses sur lesquelles nos Maîtres ne peuvent nous donner qu'une opinion, très plausible peut-être, appuyée d'une foule d'arguments certains, mais qui, cependant, n'a pas encore atteint le degré de certitude absolue. Et cette faiblesse inévitable est proportionnée au degré d'avancement du Maître ; nous ne sommes donc pas moins incapables d'apprécier le degré de sa certitude que celui de son élévation hiérarchique.

Et cependant avec quelle facilité ne nous laissons-nous pas illusionner quand nous cherchons à les juger ! Le phénomène, si fuyant, si séducteur nous entraîne volontiers à le croire dû aux plus hautes puissances de l'invisible, alors qu'il est souvent tout près de nous, quand il ne provient pas, même, d'êtres inférieurs ou dangereux.



Car on l'oublie trop aisément ; dans l'invisible, pas plus que dans les choses terrestres, la puissance, la connaissance, la capacité intellectuelle ne sont pas du tout des preuves de l'élévation morale ; dans l'invisible, autant au moins que dans les choses terrestres, il y a quantité d'êtres savants et forts qui trouvent leur intérêt à nous tromper et qui n'en manquent pas l'occasion. Il n'y a pas d'école occultiste qui doute de cela.

Nous qui avons tant de difficulté déjà à les distinguer des Maîtres véritablement élevés et purs, combien n'en devons-nous pas rencontrer davantage encore à juger ces derniers entre eux.

Il faut donc de toute nécessité que le disciple à ses débuts se confie à ses Maîtres ; il ne pourra les apprécier, les reconnaître même que par la suite ; mais par les mêmes raisons, cette confiance ne doit jamais être accordée que sous bénéfice d'inventaire, avec réserve et prudence. Il n'est pas de Maître sérieux qui ne recommande à son disciple cette indépendance d'esprit.

La nécessité en tient d'ailleurs à d'autres difficultés encore. Supposons que nous n'ayions que des maîtres infaillibles dont tous les enseignements puissent être des révélation incontestables, il est certain que de notre côté nous ne serons pas tous également disposés à les recevoir au même titre, parce que nous ne sommes pas développés tous dans le même sens, même à niveau égal.

La vérité complète est inabordable à l'Homme ; elle est comme l'Absolu un but idéal dont nous nous approcherons éternellement sans jamais l'atteindre, puisque, sans cela, nous serions l'Absolu nous-mêmes. A mesure que l'homme s'en rapproche, l'aspect qu'il en peut recevoir s'élargit toujours davantage et une foule de détails qui lui échappaient de loin lui devenant visibles transforment la notion qu'une perspective trop lointaine avait faussée.

Ce n'est pas seulement par cette distance indéfinie que la Vérité est transformée. Comme on l'a dit bien des fois, chacun de nous la voit sous un aspect différent selon la face où les circonstances de sa naissance, de son tempérament, de son milieu, l'ont placé plus particulièrement ; et généralement il s'avance vers cette lumière centrale comme en ligne droite,

sans en changer le point de vue ; nous voyons donc très différemment une Vérité qui pourtant est unique.

Il faudra bien que nos Maîtres, pour nous guider, nous présentent leurs enseignements, au moins dans le début, sous l'angle que nous sommes capables d'apercevoir à l'exclusion des autres, sauf à nous transformer s'ils le peuvent. De là des différences encore dans les enseignements que nous recevons.

Si vous combinez maintenant cette dernière nécessité avec l'observation précédente que nos Maîtres eux-mêmes peuvent encore être polarisés par certaines vérités au moins, vous comprendrez qu'eux aussi nous donnent les choses telles qu'ils les voient et peuvent ainsi paraître différer entre eux, alors seulement que ce sont les objets qu'ils nous enseignent qui diffèrent réellement.

Ce n'est pas tout encore : Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié bien longtemps les doctrines occultistes pour sentir qu'il y faut une certaine adaptation de l'esprit à laquelle notre éducation ordinaire ne nous a pas accoutumés. Comme nous avons alors à traiter de matières qui échappent en partie aux règles du monde relatif, ou qui, du moins, sont sur ses limites, nous abordons souvent des affirmations, des notions qui nous semblent paradoxales ou absurdes à les prendre du point de vue ordinaire. Le même phénomène se produit du reste dans les études positives elles-mêmes, par exemple en mathématique, quand on est obligé d'arriver aux notions infinies ou imaginaires ; quel étudiant entre aisément dans la perception des opérations sur les quantités 0 et l'infini, ou dans celle des infinis de différents ordres, ou dans le calcul des imaginaires, etc ?

Il y a donc un effort absolument personnel à faire par l'étudiant en occultisme pour en percevoir les principes à cause de leur étendue ; par exemple, pour la conception de la Trinité, pour celle de l'harmonie des contraires, de la coexistence de l'esprit et de la matière, et tant d'autres. Rien ni personne ne peut suppléer à cet effort de sa part ; tant qu'il ne l'a pas accompli avec succès, quantité d'enseignements peuvent lui sembler contradictoires, tandis qu'il en reconnaîtra l'identité à mesure qu'il poursuivra ses efforts personnels. Jusque-là il se trouve en face de subtilités apparentes qu'il ne soupçonnera pas la plupart du temps, ou



qu'il ne pourra pas résoudre. Telle est, par exemple, la source de discussions longtemps stériles sur le mysticisme, sur la prière, sur la justice dans le monde, et tant d'autres sujets que le disciple ne peut s'assimiler qu'en méditant longuement sur les enseignements qu'il aura reçus, et qui auront pu lui paraitre contradictoires.

Voilà donc deux considérations qui doivent nous mettre en garde sur les divergences que nous croyons voir dans les enseignements de nos maitres ; bien souvent elles ne sont que des apparences illusoires dues à notre propre faiblesse.

En résumé, consultons-nous nos maîtres sur des faits ? leurs réponses pourront différer parce qu'elles correspondront à des appréciations de leur part, ces faits pouvant être assez complexes pour n'être pas évidents à tous les degrés d'avancement. On peut citer comme exemple la théorie si contestée de la réincarnation.

S'agit-il de doctrine ? ou elle peut, à plus forte raison encore, n'être qu'une opinion, ou elle peut nous être offerte sous notre point de vue particulier, le seul appréciable pour nous, ou enfin nous pouvons la croire opposée à telle autre théorie parce que leur identité est dans une région intellectuelle que nous n'avons pas pu aborder encore.

On peut se demander en présence de ces difficultés, comment les Maitres eux-mêmes qui doivent les connaitre et les prévoir n'y ont point pourvu par l'organisation d'un enseignement méthodique, et hiérarchisé tant de leur côté que de celui des disciples. Mais la réponse est déjà sans doute dans l'esprit du lecteur ; cette organisation était précisément celle du collège initiatique ; s'il a été détruit avec toutes les hiérarchies auxquelles il se rattachait, c'est par suite de circonstances extérieures qu'il serait beaucoup trop long d'expliquer ou de rappeler ici.

Ce qu'il y a de certain c'est que nos Maitres tendent de tous leurs efforts à reconstituer leurs centres ; qu'en attendant nous sommes livrés pour notre enseignement à tous les caprices du désordre ou aux instincts trompeurs de notre ignorance.

En une pareille situation, plus encore qu'en celle normale si elle était rétablie, nous devons d'abord apprécier par nous-mêmes les doctrines qui nous sont données ; les considérer comme des hypothèses qui, par la suite, nous deviendront de



plus en plus vérifiables et que nous pouvons juger, selon les régles ordinaires, c'est-à-dire suivant l'étendue de la lumière qu'elles projettent, le nombre de difficultés qu'elles résolvent sans se dissoudre elles-mêmes : Elles se prouvent ainsi synthétiques.

Pour cela, le premier de nos devoirs est la sincérité la plus complète, et le second la plus grande liberté de pensée ; nous ne devons nous laisser enfermer ni par la tyrannie d'un désir ni par la foi en un Maître, si grande que soit pour lui notre vénération, et ces recommandations fondamentales sont généralement faites par nos Maitres eux-mêmes ; elles sont les premières entendues sur le chemin de l'initiation qui nous rapprochera d'eux et éclairera pour nous bien des ombres.

Sous tous ces rapports nous pensons que la doctrine cosmique est de nature à nous satisfaire largement ; elle ne demande rien tant que l'indépendance et la sincérité, si ce n'est l'humilité et la charité.

**Revues reçues en échange :**

— *Le Mouvement psychique*, organe mensuel de l'Institut des Sciences psychiques de Paris. Direct. Jacques Brieu.

— *L'Echo du Merveilleux* ; revue mensuelle. Direct. Gaston Merry.

— *Le Journal du Magnétisme*, bimensuel. Direct. H. Durville

— *La Revue spirite*. Direct. P. G. Leymarie.

— *L'Humanité intégrale*, paraissant 10 fois par an. Direct. J. C. Chaigneau.

— *L'Etincelle*, religieuse, libérale ; organe mensuel de l'Union des Eglises. Direct. l'Abbé Julio.

— *La Résurrection*, revue catholique d'avant-garde paraissant 7 fois par an. Direct. Albert Jounet.

Nous devons à son estimé directeur des remerciements tout spéciaux pour l'admission des articles d'A. Dubet sur la doctrine Cosmique. Toutefois, nous sommes obligés de déclarer qu'ils sont l'œuvre spontanée de notre ami, et tout en reconnaissant son zèle, de lui laisser toute la responsabilité de ses termes et de ses définitions. Ils diffèrent des enseignements et des documents authentiques qui nous ont été confiés.

(*Liste à suivre*).

